

## Préface

En tant que collecteur de tout document familial ou généalogique le livret qui suit m'a été donné par ma mère Françoise Hennequin née Lucas. Il a été écrit par Albert Malbois en 1997 et remis à mon père Jean-François Hennequin en 1999.

Comme pour tous les autres documents de ce type, je l'ai numérisé, converti en format Word puis pdf et déposé sur mon site personnel <http://xhennequin.free.fr> dans la rubrique Mémoires. Les notes de bas page sont de mes ajouts. J'en ai conservé le format du texte ainsi que la pagination.

Je joins en annexe la lettre de Albert Malbois à mon père et le brouillon de sa réponse.

Se trouvait aussi dans la brochure, en feuillet libre, l'homélie prononcée à Champrosay par Mgr Malbois lors d'une messe de souvenir de mon arrière grand-mère Marie Sauvo épouse d'André Permerle. Peut-être y étais-je présent mais je n'en ai aucun souvenir. Jointe aussi en annexe.

Pourquoi Champrosay (hameau de la commune de Draveil, 91) ? Parce que c'est en ce lieu en 1904 que se déclencha la vocation de Jeanne Suzanne Pernerle en religion Révérende Mère Marie-Irène de l'ordre de Marie Auxiliatrice, sœur d'André Pernerle. C'est aussi là qu'elle finit ses jours en 1976.

Quels sont nos liens avec la famille Malbois ?

Albert Malbois est cousin issu de germain de ma grand-mère Madeleine Permerle.

Pour plus de compréhension je joins 2 tableaux généalogique : le 1<sup>er</sup> représente le lien de parenté entre Albert Malbois et moi-même ; l'autre est un arbre descendant, le problème étant que l'ensemble des descendants du couple Prosper Toutain / Artémise Legrand ne tient pas sur une page.

Xavier Hennequin février 2011

VIE DE LA FAMILLE MALBOIS  
VIE DE NOTRE FAMILLE  
1714 - 1972

## INTRODUCTION

Le 30 avril 1995, toute la famille Malbois s'était rassemblée au Mans pour célébrer les 90 ans de Marie-Antoinette, femme de Roger Malbois, mon frère aîné.

Devant le grand nombre de neveux et nièces, de petits - neveux et petites - nièces, j'ai pensé aux documents trouvés dans les tiroirs ou dans les cartons, conservés par mon père, Robert Malbois.

Et il m'a semblé que toute cette histoire familiale méritait d'être connue, aujourd'hui ou plus tard ... « Pour quand ils auront 40 ans et plus » a précisé Gilbert Malbois, fils de Roger.

Alors, je me suis mis à l'œuvre, sans trop savoir ce qu'impliquerait de patience et de durée un tel travail.

Il y a sûrement des erreurs, des oublis. C'est un travail qui aura sa valeur s'il est corrigé et complété.

Certains l'ont déjà compris et ont envoyé des photos, des renseignements et je les en remercie vivement. Spécialement Yann, fils de Gilbert, qui a passé plusieurs jours aux archives départementales du Maine et Loire. Il a mis au net l'arbre généalogique de la famille Malbois depuis la naissance de Pierre Malbois, dit Dauphiné, en 1714.

En 1987, Joseph Malbois (1910-1988) nous avait envoyé une brochure de 11 pages dans lesquelles il nous donnait bon nombre d'indications. Les notes que nous vous envoyons lui doivent beaucoup. Si quelqu'un d'entre vous n'a pas eu le travail de Joseph, qu'il se manifeste ; il serait facile de le reproduire,

+ Albert MALBOIS  
1998

FAMILLE MALBOIS

Joseph MALBOIS + Marie COUTIN

Jacques RANGEART + Marthe ALZOU  
Entrepreneur bâtiment

Pierre Malbois dit Dauphiné

né en 1714 à St Paul 3 Châteaux, paroisse la Suze la Rousse (Dauphiné)  
+ Fontevraud - 1 Vendémiaire an VIII à 85 ans (22.9.1799)

Marthe RANGEART  
Née le 29.4.1713 Fontevraud

Mariés à Fontevraud 17.1.1741

Joseph  
8.12.10.1741  
Curé de Glenouze  
Près de Loudun + 1815

Pierre

Marthe Jeanne  
8.10.1744 B. 29.6.1745

Marie Marguerite  
B. 12.4.1747  
+ 30.10.1761  
Fontevraud

Marie Julie  
B. 9.9.1748  
Mariée à Jean CAMEAU  
Le 20.5.1783 Fontevraud

Alexandre Jeanne Elisabeth  
B. 31.8.1753 B. 27.1.1755  
Mariée à  
GUIGNAUD Simon  
Le 13.11.1781

Jacques menuisier Saumur  
B. 7.10.1742

marié à Eléonore Jeanne NAUT à Fontevraud  
Le 4.9.1770

3 enfants → Modeste Julie B. 1.6.1771/17.7.1771 + (6 mois)  
Jeanne Perrine B. 24.11.1772  
+ 4.10.1807

Pierre B. Janvier 1775  
+ 7.7.1775 (6 mois)

Louis Lazare menuisier  
B. 17.12.1750  
+ 27.6.1842 (91 ans)

Marie Verronneau  
5.6.1787 à Fontevraud

Louis Barthélémy  
24.8.1793  
24 fructidor III  
2 ans

Hyacinte  
Brumaire III  
18 floréal IV  
(28 mois)

Arthémise  
8.18. avril 1791  
+ 16.10.1861

Henriette Félicité Marie-Louise Nympe Sophie  
B. 7.1790 B. 13.10.1789 B. 12.5.1788  
+ 16.10.1791 (15 mois)

FRAILLON Julie Marguerite épouse Joseph N. 10. nivose VI  
+ 6 mai 1878  
Menuisier

12.7.1836 Fontevraud

Joséphine, Augustine Granger épouse Jules Joseph Louis (menuisier Fontevraud)  
Marie Modeste Granger N. 8 mai 1837  
N. 10.10.1841 Vihliers + 21 juin 1873

Julie  
N. 17.7.1840  
+ 1921  
Religieuse Sœur St Cyprien  
à la Présentation de Tours

Joseph épouse MARTIN Caroline Marie  
N. 30 mai 1842  
18.9.1876

20.1.1862 Fontevraud

\* Voir 2° feuille

PIJMEREAU Louise épouse Joseph Achille  
N. 9.7.1878

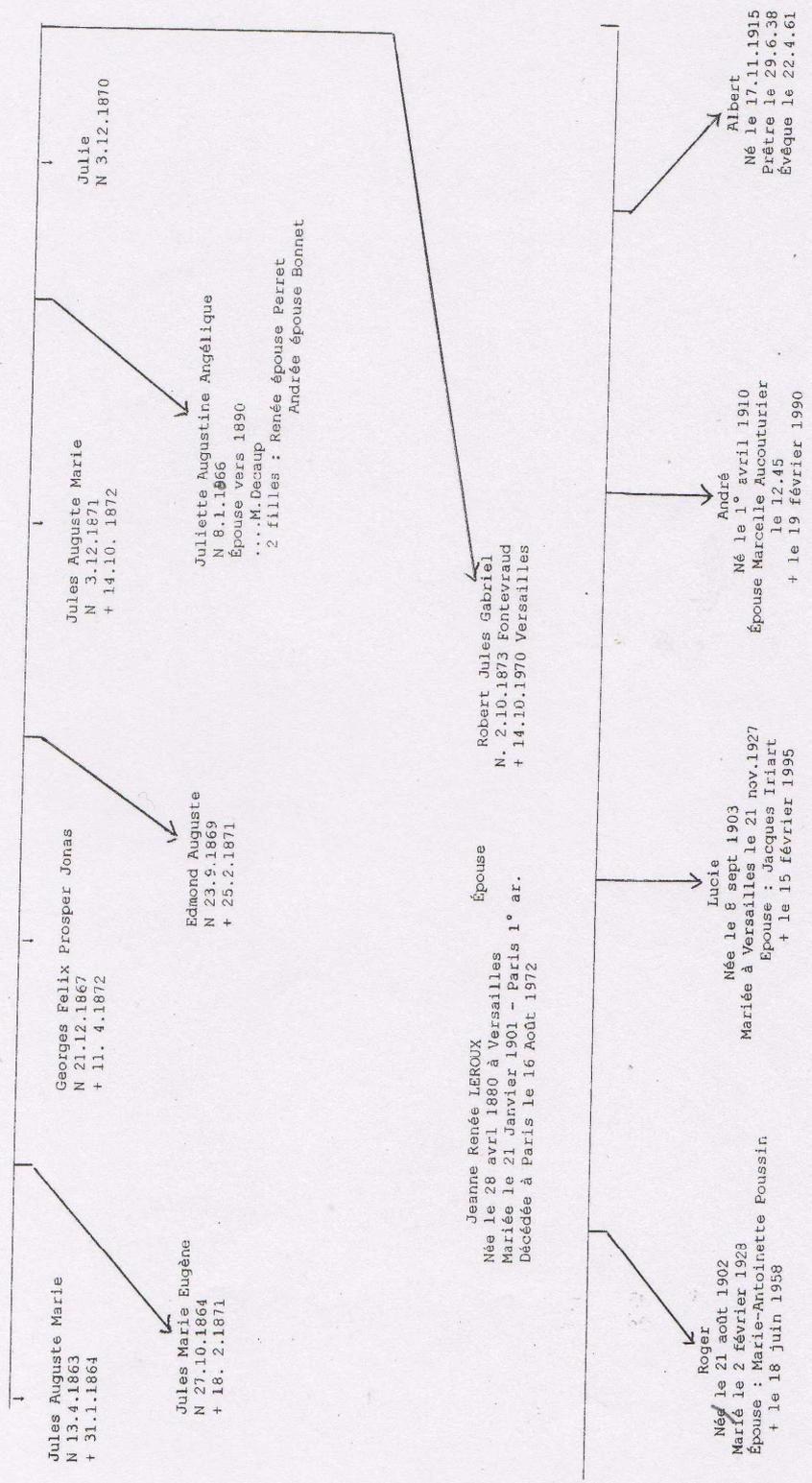
Caroline Julie épouse Auguste Louis Morel  
N. 19.4.1882  
porté disparu  
+ 25.9.1962 le 9.10.1914

1910 Joseph  
+ en 1987

Jean  
Né en 1914

Louis Morel  
+ 27.9.1914

Josephine GRANGER      T      Jules Joseph Louis MALEOIS



- LIEU : SAINT PAUL TROIS CHATEAUX

Avant la Révolution, cette petite ville où est né et a vécu Pierre MALBOÏS, était le siège d'un évêché dans la province du Dauphiné. Aujourd'hui, St Paul Trois Châteaux s'endort un peu dans son histoire. Elle se trouve maintenant dans le département de la Drôme, dans la région Rhône-Alpes et fait partie de l'académie de Grenoble.

Il y a toujours, selon Joseph MALBOIS, des Malbois dans la contrée ; à Bollène, à Pont-Saint-Esprit... ce serait à voir, avis aux amateurs, Joseph a succinctement énuméré différentes régions où des Malbois ont pu essaimer.

Roger Malbois (1902-1958) prit part à la campagne de pacification du Maroc (1926). Au cours des événements du Rif, un Docteur Malbois, médecin à Béni-Saf, en Algérie, lui écrivit ; ils firent connaissance et entrèrent en relations. Quelques années plus tard, Roger, pharmacien à la Barre, avec ses enfants qui traînaient leur coqueluche, s'en alla demander l'hospitalité au Docteur Malbois, retiré à Valence.

Ce Docteur avait un frère aîné qui était vicaire à Saint Sulpice, à Paris (1913-1944). Celui-ci avait passé son agrégation de lettres avant d'entrer au séminaire. Les paroissiens de Saint Sulpice avaient pour lui une grande vénération.

Le Prêtre et le Docteur se disaient originaires de la région de St Paul Trois Châteaux.

- L'ANCÊTRE. : PIERRE MALBOIS, DIT DAUPHINÉ (1714-1799)

Il est donc né près de St Paul Trois Châteaux, dans la paroisse de la Suze-La-Rousse, à 7 km de Bollène.

Menuisier et menuisier convaincu puisqu'à une date, non précisée, il entreprend son "tour de France". Il s'arrête à Fontevraud. Il s'y fixe et se marie le 17 janvier 1741 avec Marthe Rangeart, née le 29 avril 1713 à Fontevraud. Son beau-père était entrepreneur en bâtiments.

Brevet de Maîtrise  
de Menuisier



GÉNÉRALITÉ DE LYON  
Ville de LYON

J'AI REÇU de Jean Siem Malbois dit Dauphiné  
la somme de trois cent livres

d'un des quatre  
Menuisier

tenant lieu de Maîtrise, créés par Édit de mars 1767, vérifié où besoin a été, pour, par l'acquéreur être reçu & installé incontinent & sans difficulté, par le Bailli ou Sénéchal, ou autres Juges qu'il appartiendra, en vertu de la présente quittance de finance dûment contrôlée, qui lui tiendra lieu de Brevet; en jouir avec tels & semblables droits, franchises, libertés & privilèges dont jouissent les autres Maîtres-jurés, sans aucunes distinction ni différence, & sans qu'il soit tenu de faire aucuns chef-d'œuvre ni expériences, ni subir aucun examen, payer banquets, droits de confrainie ni aucuns autres droits que les Jurés de ladite Maîtrise ont accoutumé de prendre & faire payer à ceux qui veulent être reçus: Autres: dont il demeurera dispensé & excepté; avec faculté audit acquéreur, de mettre & tenir sur les rues, & en tels lieux & endroits, que bon lui semblera, étaux, ouvroirs & boutiques garnis d'outils & autres choses nécessaires pour l'usage & exercice de ladite maîtrise, de même manière & ainsi que les autres Maîtres avant fait chef-d'œuvre & expérience; être appelé en toutes assemblées & visites: pourvoir être fait Garde & Juré dudit métier; jouir, & après son décès, ses veuve & enfans, des mêmes franchises, privilèges, franchises & libertés dont jouissent & ont droit de jouir les anciens Maîtres: Et en outre, dans le cas où il seroit étranger, de l'exemption du droit d'aubaine, avec faculté de résider dans le royaume, y exercer son commerce art & métier, y tenir & posséder tous les biens-meubles & immeubles qu'il pourroit avoir acquis ou acquérir par la suite, ou qui lui seroient donnés, légués ou délaissés; en jouir, ordonner & disposer par testament & ordonnance de dernière volonté, donation entre-vifs ou autrement, ainsi que de droit lui sera permis; & avec faculté, après son décès, à ses enfans nés & à naître en légitime mariage, héritiers ou autres, de lui succéder, pourvu qu'ils soient régnicoles, & à lui de succéder à ses parens résidans dans le royaume, de même que s'il étoit originairement natif d'icelui: Le tout ainsi qu'il est plus au long porté par l'Édit de mars 1767, Arrêt du Conseil & Lettres patentes rendus en conséquence le 23 juin audit an. FAIT à Paris le vingt-neuf jour d'août mil sept cent soixante-sept.

Quittance du Trésorier des Revenus casuels, de la somme de 400

1767 au 1

84



Jean Malbois, fils de Joseph, né en 1914, a photographié pour nous, ce "monument" qui vaut à Dauphiné son brevet de maîtrise.

Dauphiné, en le réalisant, a-t-il pensé à tes descendants ?

Pierre fut vite surnommé : Dauphiné, C'était de là qu'il venait.

Joseph Malbois raconte qu'à Fontevraud : "*Mon frère et moi, dans notre enfance (en 1920), étions parfois appelés les "petits Dauphinés "par certains vieux paysans"*. Les surnoms avaient la vie dure.

Toujours à cette époque 1920, dans la maison familiale attenante à l'atelier de menuiserie de leur grand père, il y avait une grande armoire, chef d'œuvre du "Maître Menuisier, Jean-Pierre Malbois, dit Dauphiné", ainsi que l'affirme le brevet de maîtrise établi par la Généralité de Tours - Ville de Saumur. Ce document, ci-joint, est encore dans les archives de Jean Malbois.

L'armoire fut faite à Fontevraud et terminée en 1767. Hauteur 2 m 60. Noyer, fond chêne. Toute assemblée par chevilles. Ce monument est en possession de Jean Malbois et de ses enfants.

Dauphiné et Marthe Rangeart eurent 3 garçons et 4 filles. Leur aîné, Joseph, né le 8 octobre 1741, fut curé de Glénouze, à côté de Loudun. Il mourut en 1815. Il connut donc la Révolution et le Concordat.

Une remarque sur l'arbre généalogique ci-joint. Les indications donnée par Joseph Malbois et le travail de Yann Malbois comportent certaines différences ; mais ce qui est sûr, en situant les diverses générations, c'est que la tradition du métier de menuisier est continue. Les fils de Dauphiné se répandirent dans tout l'Anjou : Saumur, Chalonnnes, Baugé et même au-delà : Parçay.

## FONTEVRAUD - LE "TERROIR"

### - HISTORIQUE

Voici quelques renseignements, pour ceux qui ne sont jamais allés à Fontevraud, sur la commune et surtout sur l'Abbaye. Durant deux siècles, ce fut le ""terroir" où ont vécu nos ancêtres.

A 15 km, au sud-est de Saumur, à 15 km de Chinon, à 6 km de Candès, au confluent de la Vienne et de la Loire, Fontevraud dépendait de la province du Poitou.

Non loin de là, trois évêques du moyen âge mangeaient à la même table, chacun sur son diocèse : ceux d'Angers, de Tours, de Poitiers.

L'endroit s'appelle Trois Moutiers.

Fontevraud, au cœur de la France.

C'est là qu'en 1102, Robert d'Arbrissel fonda l'abbaye.

"*Personnage étrange, à nos yeux ; étrange aux yeux de ses contemporains*", écrit Georges Duby dans la préface qu'il a donnée au livre passionnant de Jacques Delarue (paru en 1957 chez Albin Michel). Robert d'Arbrissel, prêtre de Rennes (1045-1116), fut reconnu par le Pape Urbain II, à Angers, en 1096, comme "missionnaire apostolique".

L'abbaye prit rapidement son extension. En 1119, le Pape Callixte II consacra la grande et splendide église romane.

Selon les constitutions de l'ordre, l'abbaye regroupait cinq monastères différents : Le Grand Moutier, pour les religieuses. Celui des hommes, St Jean. L'infirmerie des religieuses, Saint Benoît. Celui des prostituées, Sainte Madeleine. Et la léproserie, Saint Lazare. Une véritable ville de plusieurs centaines d'habitants. Il n'en reste que trois parties : le Grand Moutier, Saint Jean et Saint Lazare. Les deux monuments les plus importants à visiter sont l'église abbatiale et la tour d'Evrault. La grande originalité de Fontevraud était de donner l'autorité à une femme, l'abbesse. Les prêtres dépendaient d'elle ; même pour l'appel aux ordres.

Pour connaître Fontevraud :

- le numéro spécial de "*Connaissance des Arts*" : l'Abbaye royale de Fontevraud (1997)
- les pages consacrées à l'abbaye : "*l'Anjou romane*", Zodiaque 196.

- DAUPHINÉ À FONTE VRAUD

Il y aurait un roman à écrire, à défaut de document historique, sur la vie de Dauphiné. Il a quitté son pays, lourd d'histoire. Jeune, il avait dû aller jusqu'à Avignon et a été marqué par la puissance du palais des Papes. Apprenti menuisier, comme beaucoup de ses compagnons, il y a peut-être travaillé.

Et, au hasard de son tour de France, le voilà face à la Grande Œuvre de l'Abbaye de Fontevraud.

La paroisse est toute centrée sur l'abbaye. Il n'est de rumeurs que sur les grands et petits événements de cette importante communauté. Dauphiné va vivre d'autant plus au rythme de l'abbaye qu'il y sera attaché par son métier. Il n'y a pas de clôture pour les différents corps de métier qui viennent faire des aménagements et des réparations dans un monastère. Peut-être a-t-il connu les abbesses, spécialement Louise de Montmorin (1742-1753) ... et Julie de Pardaillan (1765-1792).

Retenons deux dates que livre l'histoire :

- En 1738, Louis XV confie à l'abbaye quatre de ses filles : Mesdames Sophie, Victoire, Adélaïde et Louise-Marie.

Attenant au monastère, existe toujours le Logis-Bourbon, une grande et belle maison que l'on a construite à leurs intentions.

Dauphiné se marie à Fontevraud, le 17 janvier 1741. Était-il déjà là à l'arrivée des princesses ? Il y était, en tout cas, peu après. Les princesses restèrent 10 ans. Il fut sans doute convié à mettre en œuvre ses talents de menuisier. C'est peut-être la raison déterminante de son installation définitive à Fontevraud. « *Si la vie à Fontevraud est quelque peu troublée par la présence de pensionnaires aussi illustres, une certaine ferveur existe et un idéal de vie est inculqué puisque Louise-Marie entre au Carmel en 1770 et qu'en 1790 toutes les moniales, sauf une, refusent de renier leurs vœux ; ce qui n'est pas le cas des religieux qui, en grande majorité, décident de reprendre leur liberté* » (Connaissance des Arts - op. p. 96).

Il situa son travail dans l'ensemble de l'abbaye. Il fut sensible à cet art roman discret mais plein de majesté, d'action de grâce envers Dieu. Il dut connaître "les heures de l'abbaye" au travers des différents éclairages de l'Eglise : le charme des chapiteaux, l'élan des piliers du chœur, les dimensions de l'ensemble. Et puis, le soir, les quatre gisants qui rappellent une époque cruelle, tumultueuse. Les rois Plantagenet ont fait de Fontevraud leur nécropole : Henri II Plantagenet, son épouse Aliénor d'Aquitaine ; son fils, Richard Cœur de Lion, Isabelle d'Angoulême veuve de Jean sans Terre. Ce sont, sans doute, les hommes de métier qui sont les plus réceptifs aux œuvres d'art et à l'Histoire.

- Le 1<sup>o</sup> Vendémiaire, an VIII (22 septembre 1799), Pierre Dauphiné meurt à Fontevraud, à l'âge de 85 ans. La vieillesse est une anomalie à l'époque ; mais cela nous dit aussi qu'il vit la Révolution à Fontevraud.

Quelle part y prit-il ? La région est celle où les guerres de Religion ont été les plus rudes, Saumur n'est pas loin ! De nos jours, on ne distingue plus très bien, dans les églises, les destructions qui sont de cette époque, lointaine, de celles qui sont de la Révolution (voir à Candès).

Il nous est dit sobrement : « *L'abbaye est alors livrée aux pillleurs –Alors* », c'est juste après le décret de l'Assemblée législative du 17 août 1792.

Dauphiné a vécu les heures sombres de Fontevraud.

Quelles furent les positions du vieillard ? Il s'est sûrement engagé. Les Malbois ont « la tête près du bonnet » !

Fut-il un leader ou un sage dont les avis sont écoutés ?

Un indice ; son fils aîné Joseph, né en 1741, était prêtre ; il avait la cinquantaine à la fin du siècle. Il est difficile d'aller plus loin, puisque nous n'écrivons pas un roman.

#### - JULES MALBOIS (1837-1873) - LE GRAND-PÈRE

Le grand-père, le père de Robert, est né à Fontevraud le 8 mai 1837. Il était, comme par hasard, menuisier. Un permis de chasse, daté du 31 août 1872, nous apprend qu'il mesurait 1m55, qu'il avait les cheveux châtain, les yeux bleus et qu'il portait la barbe. Le prix du permis était de 43 francs dont 30 pour l'Etat et 10 pour la commune. Il légua donc à son fils Robert et à son petit-fils Roger le goût de la chasse.

Il était très entreprenant ; il faisait travailler les détenus de la prison centrale qui était, depuis Napoléon, dans l'Abbaye Royale de Fontevraud. Il fit l'acquisition d'une scierie à vapeur pour débiter des planches, grande nouveauté pour l'époque.

Son travail le mettait en relation avec le directeur de la Centrale qui était aussi maire de Fontevraud, Monsieur Besnard (voir Connaissance des Arts -Architecte Besnard). C'est ainsi qu'il dut connaître sa future femme Joséphine,

MINISTÈRE  
DE  
L'INTÉRIEUR.

PERMIS DE CHASSE,  
valable pour un an.

DÉPARTEMENT  
de Maine et Loire

Registre 1  
n<sup>o</sup>. 76

SIGNALEMENT.

Âge de 35 ans  
taille d'un mètre 55 centimètres  
cheveux châtain  
front moyen  
sourcils châtain  
yeux bleus  
nez moyen  
bouche moyenne  
barbe châtain  
menton rond  
visage ovale  
teint coloré

SIGNES PARTICULIERS :

Signature du Porteur :

Republique Française  
EMPIRE FRANÇAIS.

(P. G.)



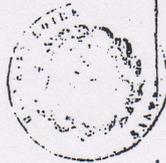
Permis de Chasse,  
valable pour un an.

Au Nom de l'Empereur,

Nous, Préfet du département de Maine et Loire  
autorisons le 1<sup>er</sup> Malbois Georges  
natif de Fontevault  
demeurant à Fontevault  
à chasser dans les temps et lieux où il en a le droit, conformément à  
la Loi du 3 mai 1844.

Le Porteur devra justifier du présent Permis de Chasse à toute  
réquisition des Autorités et Agents désignés par la Loi.

Fait à Saumur, le trente et un août mil huit cent  
soixante-douze



Le Sous-Préfet,  
G. Dupuy

Pris du Permis de Chasse: francs-avances, dont francs pour l'Etat et francs pour la Commune.

Augustine Granger, nièce du directeur. Elle n'était pas du pays puisqu'elle était née à la Salle de Vihiers, près de Cholet, en plein bocage vendéen, le 10 octobre 1841; orpheline, elle était venue vivre à Fontevraud.

Notre grand-mère racontait comment, l'été, de Vihiers ou de Saumur, elle prenait le train pour les Sables d'Olonne, pour aller aux bains de mer. Elle racontait surtout, comme un conte de fée, son mariage à Fontevraud le 20 janvier 1862 : à la mairie, l'oncle Besnard maria les époux ; à l'église, c'était un Granger qui était curé et qui célébra la messe.

Six enfants naquirent et moururent en bas âge... Une fille, Julie, elle, survécut (aux épidémies infantiles nombreuses en ce temps-là). Une nouvelle naissance s'annonçait lorsque le père de famille mourut le 21 juin 1873.

- ROBERT MALBOIS (1873-1970) - LE PÈRE

Il naquit le 2 octobre 1873, chez l'oncle maire, dans une belle maison à balcon, dans la grand'rue de Fontevraud. Fils posthume ! Tout au long de sa vie, Robert en a fait état. Il en a souffert. Sa personnalité en fut marquée. Enfant turbulent. Augustine, sa mère, disait qu'il ne tenait jamais en place ! Comme Moïse, il fut sauvé des eaux. Tout jeune écolier, sa mère l'attacha au pied de la table de la salle à manger pour l'empêcher d'aller, avec le maître de l'école et ses camarades, faire une promenade dans la forêt de Fontevraud. La promenade tourna au drame : l'instituteur et plusieurs garçons se noyèrent dans un étang.

Devenue veuve, Augustine voulut, seule, faire face à la situation. Son beau-frère, Joseph, menuisier lui aussi à Fontevraud, lui proposa de reprendre l'entreprise de menuiserie : elle refusa. Et c'est seulement un beau jour d'été, en 1923 ou 24, que, revenue dans la région de Candès, ses enfants et petits-enfants l'ayant embarquée dans la fameuse Ford de l'époque, elle revint à Fontevraud se réconcilier avec Joseph, après être allée au cimetière.

De même, elle écarta les conseils d'un de ses oncles : l'oncle de Chalonnès qui était aussi menuisier et qui devait être le père de la cousine Delaître, épouse du bijoutier-horloger de la rue Lenepveu à Angers. Elle se laissa gruger par un homme malhonnête. Bientôt, elle quitta Fontevraud et on la retrouve un beau jour, à Angers, tenant un bureau de tabac, rue d'Alsace.

#### - Le collégien

C'est le jour de ses dix ans, le 2 octobre 1883, en "la fête des Saints Anges" comme il disait, que Robert entre au collège, à l'époque "le Petit Séminaire de Mongazon". S'il connut enfant, puis jeune homme, bien des difficultés, il faut dire qu'en dépit de l'indépendance de sa mère, il fut toujours suivi de près ou de loin par ses oncles et tantes. C'est un oncle, l'oncle Granger, curé de Montreuil Belfroy, qui est intervenu. Il avait été un élève de ce collège fondé en 1833 par un prêtre, Monsieur Mongazon. Il était même du « cours premier ». L'oncle Granger, « L'oncle-curé », prend donc Robert sous sa protection et lui fait faire des études classiques avec le secret espoir de le voir se diriger vers le grand séminaire.

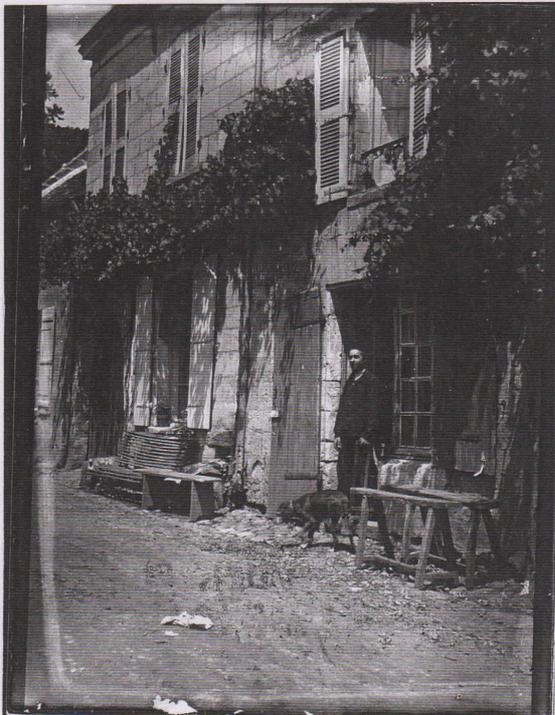
Robert a tôt fait de se faire une réputation. Il travaille avec facilité, se classe parmi les meilleurs élèves. Mais surtout, il fait beaucoup de gymnastique ; il aurait "fait la roue" devant l'évêque d'Angers, Monseigneur Freppel (1827-1891), en visite au collège. Il se plaît en internat ; pourtant le régime était strict. Il passe facilement son baccalauréat. Hésitant, il fait une année de mathématiques. Alors que la soutane est déjà commandée, sur les instances de sa mère qui ne voit pas du tout son fils en curé, il renonce et se décide pour la médecine.

#### -Le carabin

Il part en 1893 pour l'école de médecine de la Marine à Rochefort. Après une très grave maladie pulmonaire, il revient à Angers et poursuit ses études. Il fut l'élève de Montprofit, le grand professeur de la faculté de médecine ; pourtant, son livret militaire indique qu'en avril 1897, il est interne en médecine, à l'hospice des aliénés de Sainte Gemmes près des Ponts de Cé, dans les environs d'Angers. Ce séjour le marquera et lui inspirera le thème de sa thèse : « *Contribution à l'étude du traitement actuel des aliénés dans les asiles de Province* ».



(1)



(2)

Jean Malbois nous  
présente quelques photos  
tirées de ses archives :

(1) la Centrale de Fontevraud avec  
ses usines pour couvertures  
pour l'armée, vers 1900

(2) la maison des Malbois à Fonte-  
vraud, date de construction :  
18<sup>ie</sup> s. Au dessus portail - entrée  
à droite la partie la plus ancienne  
avec atelier de menuiserie, un  
compagnon à l'entrée, les treteaux  
pour le montage des incubes  
importantes armées etc...

Le banc pour prendre le frais  
les jours d'été.



3



4



5

(3) Joseph Malbois (1848-1927)  
et son épouse

la voiture est prêt à partir  
au Puy Notre Dame pour visiter  
les cousins Bouchet (30 kms)

(4) couple Joseph et son épouse

(5) le jeune Robert Malbois  
en uniforme de collégien vers 1890

Voici la recension faite par Alban Crommer, fils de Michèle Malbois-Crommer :

RÉSUMÉ DE LA THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE DE R. MALBOIS  
PRÉSENTÉE LE 12 JUILLET 1900

*La thèse de Robert. Malbois résulte d'un stage d'internat à l'asile de Sainte Gemmes-sur-Loire, qu'une série d'épidémies mortelles (béribéri, dysenterie et fièvre typhoïde) décimait alors. Dans sa "Contribution à l'étude du traitement des aliénés dans les asiles de province ", Robert dénonce de façon radicale les dysfonctionnements rencontrés au cours de son expérience. L'asile, d'apparence exemplaire pour les visiteurs, se révéla en fait particulièrement malsain. La situation qu'il expose est édifiante.*

*Les patients sales, misérables, vivaient dans des conditions d'hygiène déplorables. La nourriture mal équilibrée, insuffisante, s'avérait généralement de mauvaise qualité, voire périmée. Ces facteurs, ajoutés au logement précaire, étaient les causes des maladies contagieuses. Le personnel recruté pour "soigner" battait les patients en toutes occasions. L'interne n'avait aucune responsabilité et croupissait dans l'observation passive du médecin-chef censé le former. Ce dernier, chargé des soins de tous les patients, n'en connaissait aucun, au gestion financière et administrative de l'institution l'occupant déjà pleinement.*

*Le jeune interne se souciait bien peu des discours conventionnels et révérencieux : le bien-être des patients importait à ses yeux plus que celui des dirigeants et des institutions. Il critiqua la structure des asiles, leurs règles, plus que les hommes et leurs comportements. Il proposa des solutions simples, pragmatiques et modernes. Ainsi, il y appelle un statut d'asiles ouverts (open doors) et propose de réintégrer les aliénés par le travail. Sa conception même des "fous", victimes de leur famille, bêtes noires de la société, dénote un esprit résolument progressiste et humaniste.*

C'est à la faculté de Médecine de Paris que nous le retrouverons, en août 1898. Toujours d'après le livret militaire, il habite 36 rue de la Montagne Sainte Geneviève, près du Panthéon. Le dictionnaire historique des rues de Paris (Jacques Hilaret, éditions de Minuit 1963), s'est arrêté sur cette maison : « *Vieille maison, long et curieux couloir qui, après avoir traversé des courettes et des immeubles pittoresques, conduit à un escalier ayant, au premier étage, une porte ouvrant aussi*

*de plein pied sur le cul de sac de la Cour des Bœufs.* » Il y retrouve sa mère, sa sœur Julie, séparée de son mari, et sa petite fille Renée.

Peu après la mort de Robert (1970), Renée apportera ce témoignage : *« Je n'étais qu'une toute petite fille, mais la misère nourrit et façonne tôt les âmes, même celle des tout petits et j'avais, de bonne heure, compris les difficultés quotidiennes. Souvent, quand les quintes de faux me tenaient éveillée, je voyais maman qui piquait à la machine jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Il le fallait bien pour subvenir aux besoins de la maisonnée ti aussi pour permettre à son frère de poursuivre ses études de médecine ...*

*« Lui, c'était l'étudiant en médecine que vous imaginez, certainement "contestataire" avant la lettre (pourriez-vous l'imaginer autrement ?), mais toujours brillant élève et désireux de réussir très vite ...*

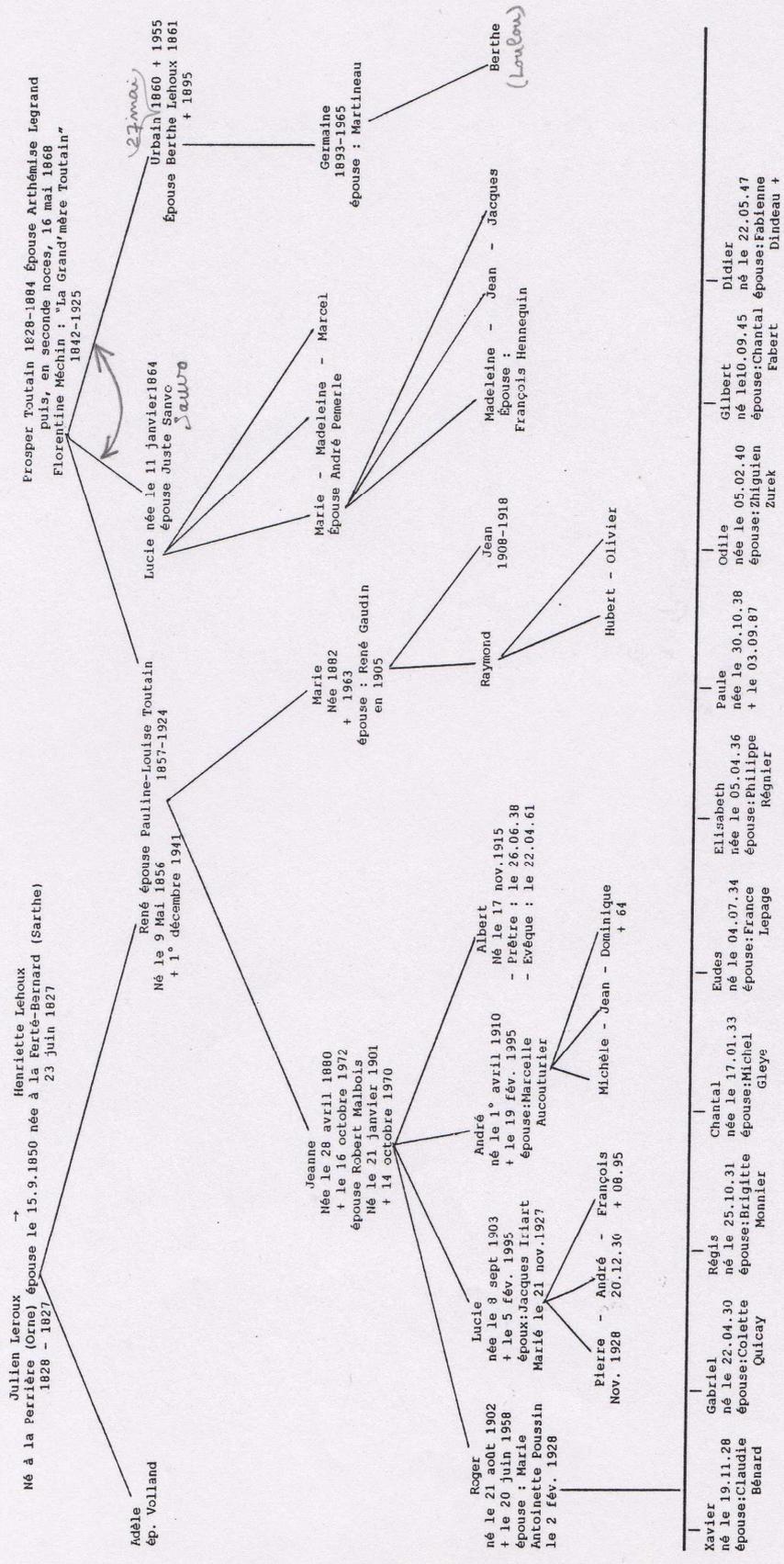
*« Pour moi, mon Tonton Robert, c'était le plus prestigieux, un grand, frère qui m'apprit à lire à quatre ans, à peine ... Mon père nous avait abandonnés, Maman et moi, alors que j'étais tout bébé. Mon Tonton Robert fût pour moi le grand frère attentionné ...et souvent imprévu.*

*« Oui, toujours en quête d'absolu, ne pactisant pas, il ne savait pas composer et je crois pouvoir témoigner que son cœur restait pur, et son désintéressement total. Savez-vous qu'il fût durant une période de sa vie un fervent adepte de Marc Sangnier. Il me chargeait souvent d'aller porter des plis chez ce dernier (boulevard Raspail) dont, lorsque nous en avions le loisir, il m'exposait la doctrine sociale. J'étais fier de la confiance qui m'était ainsi témoignée. »*

A la Faculté de Médecine, il se lia avec un étudiant qui devint le Professeur Ramond, spécialiste de l'intestin à l'hôpital Saint Antoine. C'est à lui que Robert fit appel pour des consultations, en clientèle à Versailles. Il habitait 26 rue d'Artois, à Paris, dans le quartier Saint Lazare et Robert lui conduisit aussi son beau-père René Leroux, sa femme Jeanne et même son fils, Albert.

Et le 7 octobre 1899, son livret militaire porte le visa de la gendarmerie. Il est à la Barre en Ouche, Canton de Beaumesnil (Eure). Ce retour à la campagne n'était pas pour lui déplaire. Il acheta cheval et voiture et parcourut les chemins du plateau de l'Ouche.

FAMILLES TOUTAIN - LEROUX - MALBOIS



## LA FAMILLE TOUTAIN – LEROUX

### - ORIGINES - ARBRE GÉNÉALOGIQUE - PROSPER TOUTAIN

• Prosper Toutain est né dans la commune de Berchère Survigrand<sup>1</sup> (Eure et Loir), le 18 mai 1828. Le 15 septembre 1850<sup>2</sup>, il se marie à Versailles et se déclare professeur demeurant à Versailles, 2 avenue de la Mairie. Son épouse Arthémise<sup>3</sup> Legrand, née à Briost<sup>4</sup> (Somme), le 16 avril 1823, était fille de tonnelier et cultivateur. Elle demeurait avenue de St Cloud, à Versailles. Parmi leurs témoins, il y avait un professeur de musique, un élève en pharmacie et un maître tailleur.

Prosper et Arthémise eurent trois enfants.

- Pauline - Louise, née le 11 octobre 1857, 39 rue Duplessis à Versailles. A sa naissance, son père est devenu employé au Chemin de fer de l'Ouest. C'est elle qui épousa René Leroux et fut la grand mère de Jeanne, femme de Robert.
- Louis. Urbain Prosper, né le 27 mai 1860, chez ses parents, 12bis rue de Vergennes, non loin de la gare des Chantiers.
- Alice, Lucie, Marie, née le 11 janvier 1864, chez ses parents.
- Arthémise décéda alors que les enfants étaient encore jeunes<sup>5</sup>. Prosper se remaria avec Florentine Méchin (1842-1925).

### - LA GRAND-MÈRE TOUTAIN

Elle tint une grande place dans la famille. C'était une femme de tête. Elle avait de l'argent et des immeubles qu'elle gérait elle-même. Elle éleva sévèrement les enfants de Prosper. Louise, en particulier, était dressée à tenir un livre de comptes comme une bonne ménagère ; ce livre est dans les archives familiales.

A la mort de son mari en 1884, elle prit une concession au cimetière des Gonards et marqua au fronton de la petite chapelle : sépulture Veuve Toutain.

Elle décida bientôt, avec Juste Sauvo, époux de la seconde fille de Prosper, Alice Lucie, d'acheter un terrain assez étroit pour la grande maison qu'ils firent

---

<sup>1</sup> Berchères sur Vegres

<sup>2</sup> 15/09/1853

<sup>3</sup> Artémise

<sup>4</sup> Saint Christ Briost

<sup>5</sup> 22/08/1867 Versailles

construire au n° 3 avenue de la Maye, à Versailles. Le quartier était encore peu habité. La maison était voisine du Collège Saint Jean. La grand'mère s'était réservée le premier étage et les Sauvo, parents et enfants, emplissaient le reste de la maison.

Comme le grand-père Toutain, Juste Sauvo était employé au chemin de fer de l'Ouest, où il fit une longue carrière. D'une famille célèbre au 18<sup>e</sup> siècle, par l'écrivain La Motte-Houdar<sup>1</sup>, Juste possédait "l'édition princeps" des Contes de La Fontaine, au grand scandale de son épouse qui les brûla. Il avait encore une sépulture familiale, au cimetière de Montparnasse, à Paris.

C'est avenue de la Maye qu'avant la guerre de 14, se réunissaient le dimanche les Toutain, les Leroux, les Sauvo et leurs amis. La grand-mère Toutain aimait recevoir et recevait bien.

Elle avait toujours été dévote. Elle invitait souvent à sa table un jeune vicaire de la paroisse Notre-Dame, l'abbé Desclez, que les jeunes taquinaient et avec lequel ils jouaient à "Philippe - Philippine". A la fin de sa vie, son appartement était rempli d'images pieuses et de fleurs artificielles.

- RENÉ LEROUX

René Leroux est né à Versailles, le 9 mai 1856.

Son père, Julien, était né à la Perrière (Orne), d'un père cultivateur. Julien émigra à Versailles. Il se fit domestique, habitant 1 rue de Gravelle. Quand il épousa Henriette Lehoux, née le 23 juin 1827 à la Ferté-Bernard - on garde dans la famille, chez les Gaudin, son portrait fait par un peintre local ; elle porte le bonnet de son pays - le jeune ménage habitait 42 rue de l'Orangerie quand naquit René, leur fils aîné. Quelques années plus tard, ils prennent un commerce de fourrage, rue Champ-Lagarde. Les hangars étaient à l'emplacement de l'immeuble du n° 8 et la maison existe toujours au n° 4, à l'angle de la rue Champ-Lagarde et de la rue Coypel.

Le jeune René avait une forte personnalité, très intelligent. Il aimait à conter à ses petits enfants que, tout gamin il arpentait, avec le garde forestier, le plateau Saint Martin, dans les bois de Satory qui dominant Versailles. Un jour, il l'interrogea : « *Pourquoi n'as-tu qu'une oreille ?* » Et le garde lui répondit fièrement : « *J'ai perdu l'autre à la retraite de Russie !* »

---

<sup>1</sup> Antoine Houdart de la Motte, académicien (1672-1731).

Son père avait peu d'instruction. Très vite, René prend l'affaire en mains. Il avait 14 ans en 1870. Avec ses chevaux et ses voitures, il franchissait la grille de Satory, tandis que les uhlans entraient dans Versailles par la grille de l'avenue de Paris. En évoquant ce souvenir, il rappelait qu'en août 1914, il avait quitté Versailles, à nouveau, avec sa voiture pour gagner Saint Nazaire. A 84 ans, troisième exode, avec Marie, sa fille ; il partait pour Candes retrouver sa fille aînée.

La rue de Vergennes, où habitaient les Toutain, n'était pas loin de la rue Champ-Lagarde. René fit connaissance des Toutain et épousa Louise, la fille aînée, le 10 juillet 1878. Deux filles naquirent dans la maison de la rue Champ-Lagarde : le 30 avril 1880 Jeanne : et, deux ans plus tard : Marie.

Vers 1885, René emmène sa famille à Paris où il vient d'acheter un commerce de graineterie et fourrage et de tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des voitures. La maison était bien située au n° 12 de la rue Saint Honoré et de la rue Cambon, à côté de la Cour des Comptes et de l'église Notre-Dame de l'Assomption, actuellement église des Polonais.

C'était la "belle époque" des attelages. Les intendants, les cochers avaient leur compte ouvert au magasin. Le logement familial était au premier étage. Louise Leroux tenait la caisse et dirigeait le personnel, tandis que son mari circulait dans Paris, à bicyclette, pour ses affaires. C'est ainsi qu'un jour, dans un encombrement, il se trouve nez à nez avec un cheval de fiacre ; il se jeta à son col : « Les chevaux, ça me connaît ! » ajoutait-il malicieusement.

Les petites, Leroux, Jeanne et Marie, fréquentaient les bonnes institutions du quartier. Jeanne avait déjà appris à lire, à Versailles, chez les soeurs de la rue des Condamines. Ses enfants possèdent encore un compliment qu'elle présenta à ses parents, pour la nouvelle année ; comme on les faisait, à l'époque, écrit sur un beau papier gaufré. Jeanne exprime ses vœux et ensuite fait la preuve de sa compétence! Exercice de grammaire, une analyse grammaticale, du calcul et des problèmes. Tout finit par une poésie d'Isabelle Rodier (?)<sup>1</sup> : « Ah si j'étais petit oiseau ! » Et la strophe finale :

« Seigneur, mon Dieu, de ton ciel triomphant,  
« Oh! Conserve toujours un enfant à sa mère  
« Et garde la mère à l'enfant ! »

---

<sup>1</sup> AH! SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU d'Isabelle Rodier

L'écriture est déjà bien formée, calligraphiée, peut-on dire. Ce devait être une bonne élève. Elle devait avoir neuf ou dix ans,

Jeanne allait au catéchisme à la Madeleine. Elle y fait sa première Communion le 23 avril 1891 et est confirmée le 29 avril suivant.

L'image souvenir de ces cérémonies fut encadrée et a toujours été dans sa chambre.

Sur ce sujet, une parenthèse. C'était le temps, la fin du 19ème siècle, où les femmes "fréquentaient l'église" et même étaient pieuses. Les hommes, eux, se targuaient de leur indépendance et des idées nouvelles. René Leroux était-il allé au catéchisme, avait-il fait sa première communion ? Il n'allait pas à la messe sauf pour les mariages et les enterrements ; il était abonné au journal "le Matin". Ce fut entre lui et son gendre un élément de discorde. Mais René était d'un naturel discret, réservé, pacifique, il n'abordait jamais ce sujet en famille.

Une année, les deux filles, grandes déjà, allèrent en vacances, dans la ferme d'un fournisseur de fourrage de René qui était devenu un ami, dans la région de Dreux. C'est là que se produisit un accident de voiture qui demeura dans leur mémoire : le cheval s'est emballé, le cocher fût tué et les deux petites Leroux blessées.

Une autre année, la tante, Lucie Sauvo, les emmena avec ses enfants à Carolles (Manche). C'est Jeanne qui est l'aînée de la tribu. La tante qui ne doutait de rien, organisa une sortie, à pied, au Mont Saint Michel. Jeanne gardait précieusement en mémoire de telles aventures.

Jeanne passa "brillamment" son brevet. Elle eut bien voulu poursuivre vers le brevet supérieur ; mais ses parents, qui la trouvaient toujours le nez dans un livre, jugèrent que l'essentiel était d'en faire une bonne ménagère. Elle resta à la maison, suivit quelques cours d'anglais ; mais là, elle déçut son père. Elle était très intimidée quand, appelée au magasin, elle se trouvait face à un client britannique; elle était une pitoyable interprète !

Louise se préoccupait beaucoup de la toilette et se lia avec une couturière, Madame Peiffer, qui avait une fille Louise ; Jeanne allait chez elle non seulement pour se faire habiller, mais aussi pour tirer l'aiguille.

Famille heureuse. La dernière image de cette époque, on l'évoquait parfois ; c'était durant l'été après le dîner, les parents et les deux filles, sur la terrasse des Tuileries ; on prenait le frais. Image de vacances.

#### - LE MARIAGE MALBOIS – LEROUX

Un mariage au tout début du siècle ; 21 janvier 1901. Comment se fait-il qu'en 1900, Augustine Malbois est à Versailles avec sa fille Julie et sa petite fille Renée ? Elle échoue dans un logement au 1 rue Saint Simon. La propriétaire n'est autre que la grand-mère Toutain. Elle veut jouer les marieuses : la locataire parla de son fils Robert qui venait de s'installer médecin, à la Barre en Ouche ; la propriétaire parla de sa petite fille Jeanne, une perle qui a droit à toutes les qualités et qui habite Paris.

Un beau jour, le jeudi 4 octobre, Robert se pointe rue Cambon, à Paris. Toute la famille Leroux descendit au magasin et l'entrevue tourna au "coup de foudre". Robert en parlait ensuite avec malice. Alors commença une correspondance bien ... et très amoureuse. Elle fut courte : Jeanne, sur la feuille d'un petit carnet, a noté au crayon : 15 entrevues, compris un rapide voyage avec ses parents, à la Barre, le 25 novembre et les fiançailles !

Les fiançailles eurent lieu à Versailles le 2 décembre 1900, chez la grand-mère Toutain ; cela arrangeait tout le monde. Le fiancé offrit la bague et aussi la corbeille, Mais là, c'est une histoire : la grand-mère Toutain s'était chargée de la corbeille puisque Robert arrivait le jour même de la Barre. Elle fit au mieux, selon les bons principes d'économie. Le matin, le fiancé arrive en coup de vent, avenue de la Maye ; il regarde la corbeille et disparaît pour revenir, une heure plus tard, avec une "vraie corbeille", somptueuse. La grand-mère Toutain, vexée, dit à qui voulait l'entendre : " c'est un dépensier !" Sa renommée était faite.

Et l'on parla mariage. Date fut prise : le 21 janvier 1901. Robert soulignait : "2 décembre, le coup d'Etat (de Napoléon III) ; 21 janvier, la mort de Louis XVI". (Les ancêtres vendéens d'Augustine Malbois durent frémir dans leur tombe !) Les préparatifs commencèrent.

Il y a une lettre, non datée, de René Leroux à Robert Malbois, dont il faut citer ressentie! :

*Cher Monsieur Robert,*

*« Je commence par vous remercier de vos bons sentiments à notre égard. Soyez sûr que nous y sommes bien sensibles et que, si vous avez un peu d'affection pour nous, nous vous le rendrons bien. La meilleure preuve que nous puissions vous en donner, c'est de vous donner notre chère Jeanne qui nous manquera bien».*

Après cette déclaration, il passe aux questions pratiques :

*«Combien inviterez-vous de personnes au mariage ?...*

*Occupez-vous de vous procurer vos papiers ...*

*Donnez-moi la largeur de votre salle à manger et sa longueur...*

*Dites-moi tout ce qui compose votre mobilier...*

*Recevez, cher Monsieur, nos biens sincères amitiés."*

Et ce post scriptum qui en dit long : *«Jeanne me presse, excusez mon griffonnage. »*

Le contrat de mariage fut établi par Maître Langlois, notaire à Versailles, rue Hoche n° 17. La dot de la mariée était de 23.000 francs. Elle était constituée pour un bon tiers d'emprunts russes. C'était le moment de l'alliance franco-russe.

Robert ne tarda pas à liquider les russes, confirmant sa réputation de dépensier que lui avait faite la grand-mère Toutain. Sans pitié, Robert ironisait ensuite sur les membres de la famille Toutain-Leroux qui n'ont jamais revu les capitaux qu'ils avaient investis, et qui promenaient pendant des années, au gré des déménagements successifs et des exodes, les boîtes en carton qui contenaient les titres.

De ce mariage, il nous reste :

- le reçu de l'église de la Madeleine pour les frais de la cérémonie, payés par Madame Leroux : 370 francs.
  - le menu du dîner du 21 janvier 1901, chez Dehouve aîné, 74-76 avenue de la Grande Armée : potages, hors d'œuvre variés relevés, entrées, légumes, rôtis, entremets (glace Neselrode et gâteau moscovite !), des tartes, vins, café, liqueurs.
  - la note des repas: 330 francs 95, pour 24 déjeuners, 24 dîners, 25 soirées.
- Le pianiste a touché 15 francs ... cigares et cigarettes : 3 francs 70.

- il y a aussi la facture de la chambre à coucher. Elle est adressée à Madame Leroux, 12 rue Cambon, le 12 janvier 1901. Elle fut livrée par Edouard Jules, 50 Faubourg Saint Antoine (passage de la Boule Blanche) et s'élevait à 1505 francs.

Robert eut bien des épreuves dans sa vie. S'il ne l'a pas dit, il a dû y penser souvent, il y a cru : le 21 janvier 1901, il lui fut donnée la grande grâce de sa vie.

Il reste à imaginer, après ces jours fastes, l'arrivée de la jeune parisienne à la Barre en Ouche en Normandie, en 1901 ! Jeanne avait vingt ans. Elle ne sera majeure que le 28 avril ! La poste fonctionnait bien à cette époque, heureusement ! Il a dû y avoir une correspondance importante entre ses parents et elle ! ...

Quoi d'étonnant : la jeune épousée devait s'ennuyer ferme à la Barre, même si les habitants s'efforçaient de l'accueillir comme Monsieur Decaux, notaire et sa femme. Son mari, de jour, de nuit, circulait dans la région avec son cheval et sa voiture.

## LA FAMILLE ROBERT MALBOIS

### - RETOUR À VERSAILLES (1902)

A Paris, les Leroux, ainsi qu'ils l'avaient prévu, étaient esseulés : leur fille aînée leur manquait !

La grand-mère Toutain apprit que, dans le quartier de Montreuil, le médecin, le Docteur Rocher, venait de mourir. Entre parenthèse, c'était un médecin cultivé puisque, pour se distraire le dimanche, il se retirait dans un appartement; dans la cour; il faisait du grec.

La grand-mère manigança les premières démarches. La famille fit pression, et le jeune couple quitta la Normandie, sans doute au début de 1902, pour habiter à Versailles 11 bis boulevard de Lesseps.

Roger le fils aîné, très attendu, arriva au monde le 21 août 1902, jour de la fête de sa mère. Un garçon ! René Leroux dut un peu jalouser cet heureux couple, lui qui n'avait pas eu de garçons. Mais il dépassa vite le premier mouvement. Et il eut pour Roger une profonde affection. Quand Roger partit au collège Mongazon,

à Angers, en octobre 1912, une correspondance s'établit entre le grand père et le petit fils.

Lucie naquit le 8 septembre 1903, tempérament opposé à son aîné. Seule fille, elle fut un "garçon manqué", avant de devenir un des "moteurs" de la famille. André, arriva prématurément, le 1er avril 1910. Ce qui permit à Robert de faire des gorges chaudes sur ce poisson d'avril. Mais Robert dut mettre toute sa compétence de pédiatre ; lorsque leur nourrisson toussotait la nuit, Robert réveillait Jeanne ; ils descendaient à la cuisine pour faire chauffer une grande bassine d'eau sur le gaz pour donner un bain à l'enfant et ainsi arrêter le refroidissement. Et pour anticiper un peu, c'est en pleine guerre qu'Albert naquit le 17 novembre 1915, chez ses grands parents, 11 avenue Villeneuve l'Etang. Telle fut la famille heureuse qui habita, jusqu'en 1937, la petite maison au grand balcon, et à « l'œil de bœuf » qui surprend un peu au milieu des autres demeures plus majestueuses.

Le jeune médecin bientôt conseiller municipal (1902-1914)

Le quartier de Montreuil comportait des habitants très différents. Il y avait l'Avenue de Saint Cloud, le Boulevard de Lesseps, le Boulevard de la République et les rues adjacentes, avec leurs villas, genre Bachelin (l'architecture de la rue de la Bonne Aventure). Puis la rue de Montreuil, très commerçante. Enfin, ce qu'on appelait "la Voirie", très populaire et souvent misérable.

Le quartier avait son unité, la paroisse Saint Symphorien qui fut dotée de curés exceptionnels : le chanoine Poulain dont son évêque, Monseigneur Gibier, disait qu'il était "*un coeur de la tête aux pieds*" et le chanoine Boyer qui a donné son nom à la rue qui longe l'église Saint Symphorien. Dans les premières années, Robert Malbois, jeune médecin, s'épanouit. Certains devaient le trouver un peu excentrique avec sa bicyclette aux jantes en bois. D'autres mesurèrent son total dévouement. Souvent, les enfants, la nuit, dans leurs rêves, entendaient sonner ; Jeanne répondait par la fenêtre ronde, « l'œil de bœuf » du premier étage. On venait chercher le docteur pour un malade ou pour une femme sur le point d'accoucher. Et Robert chaussait ses "snow-boots" et s'en allait dans le froid ou la pluie. Bien des années après, son ami, Jules Texier, prit à part le dernier fils et lui fit cette déclaration, qu'il voulait solennelle : "*Tu sais, ton père, c'est un fameux médecin. Il a un rapide et excellent diagnostic. Et pour les accouchements, il a des mains géniales.*"

C'est en 1908, qu'il fut poussé à se présenter au Conseil Municipal. L'élection se faisait par quartier ; il fut facilement élu, sans étiquette et demeura au Conseil jusqu'en 1925.

La politique le démangeait. Il s'y montrait plein de fougue, "défenseur du pauvre et l'orphelin". Il lui manquait seulement cette diplomatie nécessaire à la gestion des affaires.

C'était un chasseur acharné. Et cela fit qu'il y eut toujours un chien à la maison. Ils étaient de races différentes. De 1917 à 1927, ce fut Kate, un cocker qui faisait vraiment partie de la famille. Ensuite, il y eut Rip, remarquable pour la chasse, mais qui avait une infirmité ; il faisait pipi sur tous les arbres qu'il rencontrait, quand ce n'était pas sur les voitures d'enfants. Il y eut aussi un furet qui ne se laissait pas domestiquer.

Avec ses amis Texier, Robert partait le dimanche très tôt dans leur chasse du Perray en Yvelines, à la Vallée Moussue. Le retour des chasseurs, vers 13h., était guetté, les faisans et les lapins étaient nombreux.

Tourné vers toutes les nouveautés, il se dota dès qu'il put d'une automobile ; Il était, et il en était fier, titulaire d'un permis de conduire des motocyclettes et des « Voitures automobiles à pétrole ». Les pannes ou les crevaisons étaient nombreuses. Ses beaux-parents habitaient avenue Villeneuve l'Etang, non loin de l'avenue de la Maye, ils étaient revenus à Versailles. René avait eu une grave alerte de santé ; sur les conseils des médecins, il avait pris sa retraite « à 42 ans, fortune faite », précisait son gendre.

Robert et sa famille allaient souvent dîner chez eux. Un soir, tard, la voiture tomba en panne boulevard de la Reine ; impossible de la remettre en marche. Robert dit à sa femme et à ses deux aînés de rentrer à pied, lorsque surgirent de la nuit deux hommes à la mine patibulaire. A la lueur du réverbère, ils reconnurent Robert : « Ah, c'est vous, docteur, mais on va pousser la voiture jusque chez vous ». Ce qui fut fait ; quelques jours après, ils furent appréhendés, ils avaient détrossé une pauvre vieille !

Le docteur se passionnait aussi pour l'aviation. Lucie, sa fille, racontait comment il l'emmena avec Roger, à pied, pour voir les essais de Santos Dumont. Et, dans les archives, il y a en effet un laissez-passer du ministère de la guerre pour une "revue d'aéroplanes à Villacoublay", le 27 septembre 1912.

A cette époque, les épreuves n'étaient pas encore survenues. Avec lui, on ne s'ennuyait jamais. Il tirait toujours du fond de ses poches de nouvelles découvertes.

#### - LE VOYAGE À FONTEVRAUD (8 AOÛT 1905)

Robert devait être impatient de présenter sa femme à son oncle et à ses cousins. Il est toujours resté très fidèle à Fontevraud. C'était normal car, durant ses vacances de collégien, il avait été souvent accueilli par eux au pays natal.

Robert saisit donc l'occasion du mariage de Caroline Malbois, en août 1905, laissant Lucie à ses grands parents ; il fit le voyage avec Jeanne et leur aîné qui avait 3 ans.

Roger était fragile de santé. Il souffrait d'entérite et ne buvait que de l'eau minérale, l'eau d'Alet. Ce qui ne l'empêchait pas de piquer de fréquentes colères et d'interminables crises de larmes. La famille garda le souvenir du cortège de mariage dans la grande rue de Fontevraud (on allait à pieds, en ce temps-là) avec Roger qui hurlait : « *Je veux de l'eau d'Alet !* » Dans un pays de vigneron où l'on buvait sec, c'était un comble.

Il y eut un autre épisode plus émouvant. On ne chantait pas encore en Anjou la chanson : « Les coiffes s'en vont ! » Cependant, Jeanne, pour être vraiment adoptée par la famille, dut mettre la coiffe du pays. Elle s'y prêta de bonne grâce. Les photos en font foi.

C'est sans doute à l'occasion de ce voyage que Robert fit un arrêt à Tours pour rendre visite à sa tante Julie, religieuse née à Fontevraud le 17 juillet 1840, fille de Joseph Malbois et de Julie Freslon. Elle avait été baptisée le 19 juillet de la même année. Elle était entrée chez les Soeurs de la Présentation de Tours et avait pris l'habit le 17 janvier 1863. Des dissentiments avaient surgi entre elle et sa famille à propos d'héritage, mais tout s'était réglé et la religieuse dut être heureuse de connaître la famille de son neveu, le médecin. D'après les archives de la Congrégation, elle fut, en communauté, deux fois à Etampes et supérieure (1901-1920) à Sainville en Eure et Loir, avant de retourner à la maison mère pour y mourir le 3 juin 1921.



La photo  
du mariage  
Paris, le 24 janvier 1901



Le Conseiller municipal  
de Versailles  
1908 - 1925



La jeune parisienne, au mariage  
de Caroline à Fontevraud, portant  
le bonnet des femmes de pays  
8 août 1905

## - LES TEXIER

Parmi ses clients, le docteur eut, à leur arrivée à Versailles, les Texier. Jules Texier fut en ce fameux 1er avril 1910, l'un des témoins pour la naissance d'André. Et il se présente : «Rédacteur à la direction générale de l'Enregistrement, âgé de 43 ans, demeurant 4 Boulevard de la Reine (villa de la Reine)- » Ses trois enfants : Suzanne, Louis, Robert, appelaient leur mère "Cœurette".

Ils estimaient le "toubib", ils le comprenaient. Jules Texier, peu avant la guerre, fut nommé conservateur des hypothèques, à Melun ; mais après la guerre, il revint à Versailles et acheta une maison, 8 rue du Parc de Clagny. Il allait à Paris, tous les jours. Souvent, il faisait un bridge avec d'autres voyageurs, dans le train à vapeur de la ligne Versailles-Saint Lazare. Et les jours de marché, il revenait à Versailles vers midi et faisait son marché avant de rentrer déjeuner chez lui. Avant sa retraite, ses pairs l'élirent président des conservateurs de France.

Souvent le soir, après le dîner, Robert partait chez les Texier et jamais Jeanne n'a fait de réflexion à ses enfants ; elle pensait que son mari avait besoin de cette amitié. Elle a toujours réservé bon accueil à Monsieur et Madame Texier. Et, de fait, Texier a dû, en bien des cas, calmer les ardeurs du "toubib". C'était un homme très bon et il avait une véritable affection pour toute la famille de Robert.

Ils vinrent à Candes, l'été 1926 ; Louis, son fils, conduisait une Donnet-Zedel ("regarde, disait Jules, au dernier des Malbois, Louis fait maintenant du 60 à l'heure!") Avec eux, un ami de Louis, Jacques Iriart inspecteur de l'Enregistrement. Pour Jules, ce fut une joie de faire le mariage de Lucie.

Un des fils, Robert, fit une fièvre typhoïde. Matin et soir, durant un mois, le toubib passa rue du parc de Clagny pour le soigner avec les pauvres moyens d'alors. La famille Malbois, au long des années, eut une grande affection pour Suzanne. Jeanne avait connu la petite fille, puis la femme, toujours souriante, qui sut élever son fils, Jean, et soigner ses parents dans leur vieillesse.

## -LA GUERRE 1914-1918

### - EN FAMILLE

« La Grande Guerre » comme on l'appelle. Les livres d'histoire, certains films, certaines émissions de télévision nous en livrent les souvenirs des combats terribles. Et la gloire des militaires et des politiques ... Mais quand, dans nos familles, on retrouve quelques lettres, certains articles des journaux locaux, on devine la réalité profonde. Toutes les souffrances, toutes les douleurs ! Et on en est horrifié !

On se demande à la limite comment ce fut possible. Et l'on est atteint. Et l'on risque d'en être obsédé. ; « Il y avait 900 morts français et 1.300 morts allemands par jour ! »

La famille Malbois, comme les autres, entra, début août 1914, dans la guerre.

Le médecin versaillais aurait sans doute pu faire valoir sa situation. Sa santé avait subi de graves atteintes. A l'école de Rochefort, il avait eu une affection pulmonaire, une pleurésie ; il s'en était mal remis. Sa situation de père de trois enfants, aurait sans doute pu le faire verser dans un service auxiliaire. Mais il partit, tint à partir.

De cette époque, il nous reste quelques lettres qui méritent d'être citées.

Le 8 août Jeanne écrit à Vernon (Eure) où il est lieutenant aide major, troisième corps, ambulance n° 13, Caserne Lens.

*« Versailles a toujours le même aspect, beaucoup de troupes, les chevaux attachés avenues de Saint Cloud et Picardie ... J'étais déprimée moralement et physiquement ; mercredi et jeudi, j'ai simplement promené les enfants au Bois où nous avons été pris par l'orage (mercredi)...*

*Vendredi... nous avons arrêté une réunion qui a eu lieu tout à l'heure ici.*

*J'avais convoqué par lettres ou verbalement une quinzaine de dames d'après une liste fournie par Monsieur Le Curé. Il y aura 47 familles à voir actuellement. Nous nous les sommes partagées à raison de huit ou neuf pour 2 dames.*

*Nous sommes chargées de les visiter d'ici mercredi, afin de donner un premier rapport à Monsieur Ménager pour la séance de mercredi 10 h à la Mairie ...*

*«J'irai aussi à la Banque changer les billets... Il y a disette de beurre ici ; hier j'ai pu « en avoir un demi quart par faveur »... Nous avons ce qu'il nous faut, ne te tourmente pas...  
Si j'en vois la possibilité, nous irons peut-être te voir un de ces jours. Nous à demanderons à faire de la couture pour les ambulances, ce qui ne manque pas, paraît-il.  
Ta mère l'embrasse bien fort et souhaite déjà ton retour. Je fais comme elle en n'y comptant guère avant 2 mois.»*

Dans une lettre de Robert qu'il est difficile de dater, sinon en fin 1914 :

*«Tu me dis dans une lettre de penser à ceux qui sont dans les tranchées. J'y pense bien, mais nullement, pour les plaindre, plutôt pour les envier. Je ne désire rien tant que de me rapprocher d'eux et j'appelle l'instant où il me sera donné de les rejoindre. Ils sont beaucoup plus heureux qu'à l'arrière. Et puis on ne parle pas là-bas comme chez vous, ce n'est plus la même frousse.  
Heureusement pour eux et pour nous.  
Il semble que quelque chose de nouveau vole dans l'air de l'avant. On était si peu habitué à parler d'autre intérêt que de son petit intérêt personnel ; ça vous surprend et l'on espère à y retourner.»*

Mais il va bientôt prendre la route vers l'est.

*« Nous sommes un peu harassés. Il y a de quoi. Voilà quatre jours que nous faisons des marches de nuit avec une moyenne de 40 kilomètres par jour. Et couché dans la paille ou en plein air. 5 septembre 1914 - Origny le Sec (Aube).*

Dans une autre lettre, de la même époque :

*«Je t'écris après une marche de 16 km à pied. Je n'ai pas encore touché de cheval »*

Le 18 octobre, de Villers Agran, il note :

*"Nous nous ennuyons à mourir dans ce Villers. »*

Le 25 octobre : *« On a commencé à entendre la canonnade ce matin ... Nous ne tarderons pas sans doute à remonter vers le Nord, un peu plus rapidement Cette vie calme ne nous plaît en aucune manière.»*

De Châlons, le 27 novembre : *«Nous sommes obligés de faire transporter nos malades (avec 40° de fièvre) sans couverture par des froids rigoureux, dans des automobiles non chauffées ... En un mot, tout l'approvisionnement fait défaut. Expédie d'urgence..»* Il est donc enfin dans la zone du front.

La lettre qui suit est du 16 mars 1915. C'est la plus douloureuse.

*«Le Front de Champagne est constitué, et toute l'année 1915, des noms passeront à l'Histoire : Mesnil les Hurlus, Le Bois Brûlé 13-14 juin 1915, Taluire, Beauséjour, Massiges. Robert est en première ligne, dans son poste de secours»* . Et ce sera aussi la dernière lettre qui nous sera conservée : au crayon sur des bouts de mauvais papier qui pourraient bien être arrachées d'un petit carnet.

*«Voici notre régiment réduit de moitié. Les malheureux ont payé un lourd tribut ces quatre dernières journées. C'était navrant de voir tant de souffrances autour de soi sans pouvoir y remédier, alors qu'une boue épaisse de 0m50 par endroits et des ornières énormes creusées par les obus empêchent tout ravitaillement.»* Et il décrit l'incompétence des chefs qui font faire à la troupe des marches de nuit avant de lancer les hommes à l'assaut des tranchées où les allemands les attendent de pied ferme. *« Aussi, »* continue-t-il, *« on n'a pas besoin de mettre des planches dans le fond des tranchées. On marche sur les cadavres entassés et les hommes dorment sur les mêmes cadavres. La plaine est jonchée de corps, dans toutes les situations. Un obus déterre un cadavre allemand pour enterrer un cadavre français ; des milliers de bras et de jambes sont dressés entre les lignes de tranchées. La putréfaction avancée de certains rend l'odeur de ce champ de bataille insupportable, aussitôt qu'il fait chaud.*

*Ne craignez rien, l'été ne se passera pas ici pour nous»*

Puis, obsédé par le cauchemar, il reprend : *« On enterre quelques hommes mais bien rarement, tant est grand le danger d'aller les chercher. A chaque relève de tranchées, à chaque corvée, il y a des morts et des blessés.*

*Mon confrère du 3<sup>o</sup> bataillon a voulu aller au poste de secours établi dans les tranchées. Il n'ose plus en revenir. Chaque jour se traduit par une diminution de notre personnel. A midi, on nous a ramené mourant un brancardier qui allait chercher la soupe. Je ne croyais pas réellement que ce fut un poste si dangereux... Les obus passent au-dessus de nous sans nous atteindre. Quand ça pleut trop fort, je descends à la cave et je bavarde avec les voisins en attendant des jours meilleurs.*

*On nous annonce une cessation prochaine du fonctionnement de notre régiment. Le 174<sup>o</sup> parti avec 3.000 hommes est réduit à 1.500 ...*

*Et tout cela s'oublierait si nous marchions franchement de l'avant. On avance pourtant de 100 à 200 mètres par jour, mais à quel prix ! Les journaux allemands faisant allusion aux pertes devant Mesnil les Hurlus parlaient de 44.000. Il faut admettre la moitié, à coup sur. Ce village devait pourtant être assez coquet*

*autrefois avec son petit pavillon Louis XV situé en face de la rue et ses deux rangées de maisons dont on n'aperçoit plus maintenant que les fondations. A la place des forêts jadis, il y a des lignes de tranchées, les canons ont fauché tous les arbres.*

*Ici, les troupes en présence n'ont pas employé les réseaux de fil de fer. Les attaques ne sont gênées par rien. Aussi quel courage ! Les Marocains répugnent un peu à se lancer à l'assaut, maintenant qu'ils savent le résultat ; on est obligé de les encadrer dans les troupes actives qui les obligent à ne pas reculer.*

*Le Boche recule, cela ne fait pas de doute ; bientôt il demandera merci... 4 heures. Allons à l'enterrement d'un pauvre capitaine tué bravement en chargeant à la tête de ses troupes. Le brave garçon, que j'avais appris à connaître, ne put rester à l'abri des tranchées en voyant une section voisine charger à la baïonnette et il partit avec six hommes. A eux sept, ils firent un gain de 60 mètres de tranchées. Lui seul ne revint pas.»*

*Et sa lettre qui n'est pas intégralement citée, se termine : «Le colonel passe à l'instant. On lui ordonne une marche en avant. Enfin ! Nous sommes tous dans la joie.»*

Les documents de la présence au front du médecin aide-major s'arrêtent brusquement. Plus tard, c'est la citation du 8 novembre 1916 :

*Le Général Commandant par intérim la 48° Division d'Infanterie, cite à l'ordre de la Division :  
Le Médecin aide-major de 1ère classe Malbois Robert  
du 174° Régiment Infanterie*

*«A montré le plus bel esprit de dévouement et de mépris du danger, prodiguant ses soins aux blessés sous un violent bombardement, les 12-13-14 mars 1915 à Mesnil les Hurlus.*

*Gravement atteint de trachéo-laryngite dès le premier jour, a refusé de se faire évacuer tant que le Régiment était en ligne et ne s'est laissé soigner qu'après la relève."*

*Au Q.G. le 8 novembre 1916  
Le Général Commandant la 48° Division  
signé : Joba*

Mais que dire de l'épreuve que ce fut pour Robert : il y a les innombrables visions qui hanteront son sommeil durant les premières années de son retour du front et qui reviendront souvent.

Sa santé en fut altérée. Le choc psychologique fut plus important. Un jour dans les dernières années de sa vie, rue Coypel, Jean, le fils d'André, tenta d'enregistrer ses souvenirs. Il parla longuement, mais le magnétophone n'enregistra rien. Faut-il le regretter ?

C'est une lettre du 20 octobre 1915 qui nous apprend que Robert, évacué, est à Langrune, hôpital militaire. Jeanne est préoccupée de la naissance prochaine. Robert peut revenir à Versailles chaque dimanche. Albert vint au monde le 17 novembre 1915, chez ses grands parents, 11 avenue Villeneuve l'Etang. C'est son grand père René qui alla le déclarer, comme en fait foi l'acte de naissance. Il était accompagné de la grand-mère Toutain et de la sage femme.

Et voilà Robert qui se charge d'approvisionner toute la famille. "Les camemberts valent 17 sous. En veux-tu ?... Les poulets, 12 frs le couple ..."

Quelques mois plus tard, le 25 mai, Robert passe en revue son hôpital. Et il pense déjà aux vacances : "*Ici l'on peut facilement se loger dans le village (5 minutes de la mer) pour 200 à 250 frs pour toute la saison (octobre compris)*". Il pense à tout, même aux prix des cabines de bain. Et il voudrait que sa femme vienne se reposer.

Mais que se passa-t-il ? La lenteur de l'administration qui prend enfin son dossier ? Ou une rechute ? Toujours est-il que la lettre suivante, certainement de 1916, chante, avec lyrisme, la station d'Amélie dans les Pyrénées Orientales ; il y est soigné à l'hôpital militaire pour ses bronches : « *Décidément, ce séjour à Amélie va me rendre une santé que je ne connaissais plus depuis longtemps* ».

#### - MÉDECIN MILITAIRE AU SERVICE DE LA POPULATION CIVILE

Robert se remit si bien que les autorités militaires voulurent le mettre au service des localités qui n'avaient plus de médecins à cause de la guerre. On lui demanda ses préférences. Il racontait ensuite en souriant que, songeant à ses poumons, il avait parlé du Midi. On le prit au mot et on l'envoya dans l'Aude, dont le climat est rude, en hiver.

Et c'est ainsi qu'en 1917-1918, toute la famille émigra à Belvèze du Rézès ou une famille du pays, les Arnaud, l'accueillit et garda une amitié fidèle jusqu'à la mort. Puis à Castelnaudary et à Carcassonne. Robert accomplit son travail avec intérêt et dévouement.



Le Clos de Montreuil  
1901 - 1937

11 bis Boulevard de Sèzepts  
Versailles

Devant la guerre 14-18... quelque part dans le midi,  
le médecin Malbois au service de la population et sa famille.



Roger et Lucie, les angevins, revenaient aux vacances. C'est dans la gare de Toulouse, le 11 novembre 1916, qu'ils apprirent l'Armistice, au milieu des soldats américains.

#### -LA VIE DE FAMILLE 1914-1916

Mais qu'est donc devenue la famille de Robert ? Après les premières semaines de la déclaration de guerre, devant l'avance des troupes allemandes, Versailles connaît le départ, l'exode de beaucoup de familles. Au début d'août, c'est le départ des parents de Jeanne qui partent rejoindre René Gaudin, ingénieur maritime, qui a épousé leur seconde fille. En automobile, ils partent à côté de St Nazaire. Dans une petite station balnéaire, ils trouvent une villa, au bord de la mer, où ils habitent avec les Gaudin et leurs deux enfants. Mais ils s'inquiètent beaucoup pour leur aînée.

Jeanne, elle aussi, a pris la route. Avec ses trois enfants et sa belle-mère, elle est arrivée à Briollay, chez une cousine des Malbois. Angers est tout proche, Roger pourra facilement retourner au collège et Lucie pourra entrer au pensionnat de la Retraite. Mais, en attendant, Jeanne se fait du souci pour son mari. Elle se sent isolée. On a conservé les lettres que les Leroux lui envoient. Ce sont des documents pleins d'affection, d'encouragement, de vie : ils racontent l'arrivée des troupes anglaises à St Nazaire ; ils donnent des comptes-rendus de lecture des journaux et des nouvelles qu'ils reçoivent de Versailles. Roger, après avoir passé ses journées à pêcher dans la Sarthe, rejoint le 8 octobre le collège Mongazon. Jeanne peut songer à rejoindre Versailles.

Robert ne savait pas ce que les siens étaient devenus, il avait alerté Jules Texier. Celui-ci avait demandé à un ami, Monsieur Cuvillier, qui était à la Direction des Postes aux armées, de tâcher d'avoir des renseignements. Par une carte de Melun, le 16 octobre, Jules informe ce Monsieur : "A l'instant, m'arrive un mot de Madame Malbois, daté du 15 octobre et me donnant de bonnes nouvelles. Madame Malbois dit qu'elle est rentrée le 14 octobre, à Versailles, revenant de Briollay".

Les Leroux ne tardèrent pas à rentrer, eux aussi, avenue Villeneuve l'Etang. Et Jeanne, sur les conseils de son mari et de ses parents, réussit à sous-louer la maison du Boulevard de Lesseps à une famille réfugiée du Nord ; et elle s'installa chez ses parents. Ainsi elle fut aidée dans sa tâche et put supporter plus facilement les soucis que lui donnaient les péripéties militaires de son mari.

Robert reviendra en permission, rapidement, début 1915. Il repartira au "Front de Champagne" ... pour l'enfer. C'est alors que se situe le violent bombardement dont parle sa citation.

- LE RETOUR À VERSAILLES 1918-1937  
-LA POLITIQUE

Toute la smalah réintégra Versailles. Mais là, ce n'était plus comme avant. Aussi curieux que cela puisse paraître : un médecin, rapidement démobilisé, avait pu s'installer, depuis deux ou trois ans, dans la maison mitoyenne ; il était au 11 bis du Boulevard de Lesseps. Ce médecin, de tempérament différent, gagne la noble clientèle. Ce fut une vive épreuve pour Robert, non seulement au plan professionnel, mais il se sentait constamment jugé. Il gardait toujours les inconditionnels, il était toujours le médecin des pauvres. Cette expérience pesa très fort sur son action municipale. Il prit des initiatives contre la vie chère. Dès 1919, il organisa, avec d'autres, "le groupement". Et il fit, au Conseil même, toute une campagne pour l'exécution immédiate des legs selon les désirs des légataires. Il se fit comme l'appelait une feuille satyrique - il y en avait alors à Versailles - "l'empêcheur de danser en rond". Ce qu'il voyait, chaque jour, dans la clientèle de la "Voirie", le rendait très sévère. Il poussait jusqu'au scrupule la gestion de la ville. Il avait une conception du budget de la ville qui était très marquée par l'économie, comme on parlait à l'époque. Il soupçonnait les "entrepreneurs", qui étaient ou non au Conseil, de pousser sans cesse à de nouveaux travaux. Il était fier d'être "administrateur du bureau de bienfaisance". Quand il parlait du "bien des pauvres", il s'enflammait. Ses attaques politiques n'étaient pas sans acrimonies, d'autant plus incisives qu'elles n'étaient pas constructives. Et puis, Robert, très nerveux, marqué par la guerre, prétendait n'être pas un orateur : c'est curieux, les comptes-rendus du Conseil ne mentionnent aucune intervention de sa part.

Ses campagnes électorales furent parfois homériques, surtout après 1925 (c'est à cette date qu'il ne fut plus conseiller municipal). Elles se faisaient par voie d'affiches à cette époque. Et Robert était passé maître en ce genre littéraire. Il se présentait seul, face aux listes d'union républicaine, des intérêts économiques, ou socialistes - comme aux élections municipales de 1919, après l'armistice. Il réussit avec 1.900 voix à battre la liste socialiste, et à être élu dernier des conseillers municipaux.

Jusqu'à son départ de Versailles, en 1937, il ne manque aucune élection, toujours avec la même méthode. De plus en plus, cela devenait un besoin, sinon un devoir. Parfois, il entama même au Conseil d'Etat une procédure d'annulation de l'élection.

Dans une présentation de sa candidature à l'élection du Conseil d'arrondissement du 14 octobre 1928, on retrouve sur quinze lignes une présentation qui situe bien le personnage :

*«Ma Politique»*

*Partisan convaincu de la liberté dans tous les domaines, je n'ai jamais « compris qu'on pût la limiter selon les opinions politiques ou religieuses de chacun. Ma politique consistera à préparer l'union de toutes les bonnes volontés contre les vieux politiciens qui, par leurs complaisances, leurs amitiés ou leurs haines, entretiennent un état de mécontentement général et servent plus la cause du Communisme que tout l'or de Moscou.*

*«Mon passé»*

*La conduite passée d'un candidat est pour l'avenir une garantie de son désintéressement et de son dévouement à la chose publique. En ce qui me concerne, je n'ai pas hésité, vous le savez, à sacrifier le mandat municipal que je détenais depuis de multiples années, pour défendre les intérêts de Versailles. Ce n'est pas ma faute si la ville supporte aujourd'hui entièrement le désastre de l'Or-Lu. J'ai tout mis en œuvre, également pour empêcher l'exécution en francs papiers de ce magnifique legs destiné aux ouvriers et pour lequel Mademoiselle Meynadier avait fait verser 400.000 francs or en 1912.*

*L'écrasement actuel du contribuable versaillais, sous le poids des taxes et centimes additionnels, vous prouvera combien mes attaques étaient justifiées.*

Et il y eut un jour où le Chanoine Boyer, curé de St Symphorien, arriva à la maison chargé de lui porter le blâme des fidèles du Général de Castelnau (de quoi je me mêle !). Robert avait facilité par sa candidature l'élection de socialistes au Conseil Municipal. Ce jour-là, il se débattit, mais il fut touché.

De toutes ces péripéties, on était d'abord des témoins amusés, entraînés par sa fougue. Le temps passant, on en souriait de peur d'en pleurer.



*Triant*



## - CANDÈS, LES VACANCES 1921-1937

Avant ou sitôt après la guerre. Robert avait fait l'acquisition d'une parcelle de terrain à Porchefontaine, un quartier de Versailles, voisin de Montreuil. On y allait le dimanche, mais c'était bien peu attrayant. Alors, un jour de printemps 1921, Robert partit comme ça, en coup de vent, voir ses cousins à Fontevraud. Il avait vendu le terrain de Porchefontaine, il avait un petit pécule, il voulait une maison au bord de la Loire. "Le retour au pays".

Les cousins lui conseillèrent d'aller faire un tour à Candès, au confluent de la Vienne et de la Loire. C'est là qu'en 397, mourut Saint Martin, l'évêque de Tours. Une grande et magnifique église du XII<sup>e</sup> siècle commémore ce souvenir et domine le village.

Julien Green a écrit que le paysage est un des plus beaux de France.

Robert alla dans le bourg, au café des Marchais, Lui, était un vieux marinier-pêcheur, originaire de Nantes, qui à force de remonter la Loire s'était fixé à Candès. Il avait un large bateau avec, à l'arrière, une cahute où il passait la nuit, à l'affût des canards sauvages. Robert sympathisa avec le pêcheur et sa femme. « *Domage que vous ne soyez pas venus plus tôt, il vient de se vendre une maison juste au confluent, tout à fait ce qu'il vous aurait fallu ! C'est un marchand de biens de Lerné qui l'a achetée !* »

Peut-être Robert alla-t-il voir la maison ; en tout cas, il fila en vélo à Lerné. Et il fit le siège du marchand qui finalement lui dit : « *Vous rentrez de la guerre, moi je ne l'ai pas faite. Eh bien ! Finalement, je vous donne la maison, acte en mains, pour 20.000 francs, le prix que je l'ai achetée.* » Et Robert rentra à Versailles, fier de son voyage, tout fier surtout d'être propriétaire. C'est à Candès que la famille vécut, de 1921 à 1960, les moments les plus heureux de la vie familiale : parents, enfants, petits-enfants ... et les amis !

La maison n'était pas grande : deux pièces en bas, deux chambres en haut. Bientôt, deux chambres au second où logeaient les garçons. Il y avait aussi derrière la maison un vieux bâtiment comportant une petite cave, une cuisine vétuste (digne des châteaux de la Loire) et, par un escalier en colimaçon, deux petites chambres.

La page précédente nous présente un dessin à la plume de Pierre Iriart, le fils aîné de Lucie : c'est le panorama de Candès, au confluent de la Vienne et de la Loire.  
Puis, deux photos, l'une de l'extérieur et l'autre de l'intérieur de l'église du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle.

Devant la maison, il y a le chemin "du bas", puis le jardin en terrasse au-dessus du bord de la Vienne. Il n'est pas très grand. A l'entrée, une "allée d'ardoise" qui devait être un ancien jeu de boules. On jouait beaucoup en ce temps là à la boule, c'était la distraction dominicale des hommes ; on "buvait le coup" en ce pays vinicole, souvent un peu trop ! L'allée était recouverte justement d'arceaux de vigne. Il y avait aussi, au milieu du jardin, un bassin rond et, sur le rebord du mur donnant sur la rivière, un puits avec une pompe.

Robert n'a jamais voulu que l'on boive de cette eau filtrée par le sable du bord de l'eau, car le puits débordait souvent l'hiver.

Le jardin était aussi assez souvent inondé et les crues, tantôt de la Vienne, tantôt de la Loire, envahissaient la maison tous les dix ans ! Le jardin comportait aussi une curieuse hutte en pierre d'où l'on pouvait tirer, à l'automne, les canards sauvages. Et il était planté de nombreux poiriers. Le panorama était large : à droite, on voyait les bords de Vienne plus sombres, avec le bac que poussait le passeur avec la grande bourde, (un jour, le bac devint à moteur). En face, c'étaient les grèves puis le Véron ; des prés qui s'en allaient vers Port-Boulet à 7 km entre Loire et Vienne. De face, la Loire s'étalait calme en apparence, majestueuse, mais dangereuse avec des "culs de grève" et leurs tourbillons.

En dépit du grand calme, Jeanne se plaignait d'insomnie. Les enfants, eux, dormaient comme des souches, n'entendant même pas sonner "le coup de la messe" matinale, et Jeanne s'évertuait à réveiller ses garçons qui allaient, encore endormis, servir la messe dans l'église illuminée de soleil. Robert voulut de suite avoir un bateau, une large "plate" construite par Tranchant sur place ; c'était un monument, impossible de le retourner. On "passait l'eau" à 6 ou 7. Lucie n'hésitait pas à prendre la rame pour enlever le mastodonte. Nous allions sur la grève d'en face. Parfois, quand il y avait des hommes, on se risquait en Loire.

Il fallait être expérimenté, contourner les bancs de sable, bien prendre les courants souvent très forts pour ne pas « se retrouver à Montsoreau » après avoir subi les réflexions des laveuses qui jacassaient entre elles au bord de la Vienne sur ces « parisiens incapables ».

Quelques années plus tard, Robert acheta un mât et une grande voile latine. Les jeunes n'étaient guère emballés, car le vent nécessaire à ce sport était rare. Mais Robert voulut battre un record un beau jour de pluie et un vent d'ouest, pour remonter la Vienne. Avec Roger et Jeanne, il parvint à Chinon. Ils mirent au moins cinq heures (14 kms) et s'en allèrent déjeuner au meilleur restaurant de la ville.

Dans le village de Candes, les estivants, "*les parisiens*", formaient une caste. On se retrouvait sur la grève, chaque jour. C'était un peu "le dernier salon où l'on cause". Face au coteau, face à l'église, face aux maisons de tuffeau et de toits d'ardoise. Il y avait là les Guibert qui passaient avec un joli bateau vert et jaune. Les Domange qui sortaient leur canoë. Madame Lacapère qui menait sa yole. Et souvent des Dauge qui venaient de Mettré. On se baignait avec prudence, car certains coins étaient dangereux. Et les laveuses sur l'autre rive s'écarquillaient les yeux pour voir les baigneurs : "Faut-il qu'ils soient sales pour se baigner tous les jours !"

Mon père n'était pleinement rassuré sur nos manœuvres nautiques et aquatiques que lorsqu'on avait, lui, accompagnant, traversé la Vienne à la nage !

Le sport le plus pratiqué était encore le vélo. Chaque jour, il fallait porter le courrier, avant 17 h, à la poste de Montsoreau. On allait à Fontevraud voir les cousins, au marché, le samedi à Saumur, la capitale voisine. Mais s'organisaient aussi des excursions. Lucie dynamisait les indécis : Azay le Rideau, Richelieu, Bourgueil.

Très vite, Robert s'improvisa cultivateur. Il acheta deux ou trois parcelles de terrain, à Souleveau, derrière le cimetière. Il y avait trois noyers, en plein rapport, un pommier. Et il planta des pruniers. Il fit planter des pommes de terre et des haricots. En septembre, il fallait, chaque jour, monter le coteau pour récolter les noix avant de les gauler. Et récolter les pommes de terre, les mettre en sac. Récolter aussi les pommes et les poires dans des paniers d'osier. Cela, tout cela, faisait partie des bagages de retour à Versailles, l'hiver, avec les confitures, nous avions des aliments de base !

La terre, qu'elle fut "dans les hauts" ou dans le jardin, était riche. Les arbres fruitiers, en particulier, donnaient des récoltes qui, avec le recul des années, apparaissent extraordinaires.

Ensuite, il y eut les équipées qui regroupaient les gens de la Trochoire, les Lesage, les Dauge. Les années devenaient moins insouciantes mais les amitiés s'approfondissaient, si bien qu'après la guerre on se retrouva, adultes, avec la joie de vivre la tranquillité de Candes.

- LE DÉPART DE VERSAILLES  
-CANDES, EN RÉSIDENCE 1937-1961

Jeanne avait un cousin qui habitait à Versailles, impasse de la Reine, Paul Leroux. C'était un original qui portait la moustache et la barbichette comme au temps de Napoléon III. Il avait dû travailler dans la banque, comme son frère, et s'était retiré à la campagne, dans la dernière maison de l'impasse de la Reine, à Versailles, tout en bordure de la ligne Versailles Rive Droite-Paris St Lazare. Il cultivait un grand jardin et entretenait un tennis.

Robert disait de lui : "*C'est un a-moral !*", car Paul vivait maritalement avec une caissière de chez Ducrue, le marchand de chaussures de la rue de la Paroisse. Mais le docteur aimait bien aller de temps à autre bavarder avec lui. Et c'est Paul qui va déclencher un événement, autant que Robert a laissé filtrer de sa conversation ; il n'aimait pas, face à ses enfants, révéler des histoires qui le blessait. Paul lui avait dit qu'il devait se rendre compte de la perte progressive de sa clientèle : il tremblait de plus en plus et on n'avait plus beaucoup confiance en lui. Impulsif. Robert envisageait, tout d'un coup, de quitter Versailles et de s'en aller à Candes. Les moyens de vivre seraient réduits ; il pensait, avec illusion, qu'il pourrait encore exercer la médecine, car il n'y avait pas de médecin à Candes. Une fois déclenché le processus, c'était irréversible, Pour Jeanne, c'était l'arrachement à Versailles, mais les enfants étaient casés.

Il ne s'agissait plus que des détails. Péniblement Robert céda la clientèle et on fit le déménagement au courant de l'été 1937. La maison de Candes changea d'aspect ; d'une maison de vacances, elle devint une maison surchargée de meubles. Toujours sans confort, puisque les possibilités financières étaient réduites.

Alors commencèrent des années difficiles. En dépit des efforts des enfants, Robert et Jeanne se replièrent un peu sur eux-mêmes. Robert fut un peu plus la proie de ses imaginations. Il voulut, à Candes, se faire une place et il rencontra l'animosité. Jeanne parlait peu, écrivait toujours fidèlement aux uns et aux autres, accueillait toujours avec joie. (Les rares moments de détente pour elle furent les séjours qu'ils faisaient l'hiver, à Paris, chez les Iriart ... ou à Montereau chez André).

Noce d'Or, 21 janvier 1951  
 Sur les marches de la Madeleine  
 comme au jour de leur mariage : Robert et Jeanne



- Roger, au dessus, à gauche de Jeanne. Marie Antoinette au dessus de Robert,  
 leurs enfants: Xavier, Gabriel, Régis, Chantal, Eudes, Elisabeth, Paule, Odile,  
 Gilbert et Didier
  - André, à gauche de Roger  
 et sa fille Michèle devant sa grand mère
  - Seul représentant des Triant, Français, à l'extrême droite
  - Albert au dessus de Roger
  - André Pement, à gauche, au 2<sup>e</sup> rang. mari de Marie Santos  
 le cousin tanzanien très proche de la famille.
- Vous reconnaissez vous sur cette photo ?

## -LA GUERRE 1939-1945

A la déclaration de guerre, lorsque la radio eut annoncé la mobilisation générale, Robert s'éclipsa et revint de la cave avec une bonne bouteille qu'il posa sur la table, Jeanne s'interposa. Il persista : "*Il faut prendre des forces, ça sera long!*"

Cette résidence à Candes, pendant les années de guerre, fut rude. Mais ils connurent peu les restrictions.

Robert fit face. Une fois par semaine, il mettait son vélo dans le bateau, traversait la Vienne, faisait 6 km et était chez Mazard le boucher de Savigny en Véron, où il trouvait de la viande. Il avait acheté une chèvre et Jeanne faisait des fromages. Il devint apiculteur : au début, les enfants souriaient, mais quand il arrivait à Paris avec quelques kilos de miel, on était bien content.

Comme durant la première guerre, les mains de Jeanne se couvrirent d'engelures ! Elle s'était mise à filer, plus par jeu que par conviction.

Robert fut immédiatement et irréductiblement Gaulliste. Il ne tergiversa pas. A 6 h, le matin, tout poste ouvert (il devenait sourd), il était branché sur Londres. Et quand arriva août 1944, il fut l'un des premiers à s'en aller en bateau au pont de Montsoreau. Les américains étaient sur l'autre rive de la Loire ; il leur porta de l'eau de vie de poire.

Les soldats allemands traversèrent Candes, en déroute. Robert, n'y tenant plus, avait remonté la ruelle, pour les voir passer sur la place de l'église ; il était rayonnant. Lucie alla le chercher et, le prenant par le bras, elle lui dit : "*A quoi penses-tu ? Tu veux recevoir un coup de fusil ?*"

## -NOCES D'OR-1951

C'est lors d'un séjour à Paris, en janvier 1951, que Robert et Jeanne célébrèrent leur 50<sup>e</sup> anniversaire de mariage. Le dernier fils, Albert, célébra une messe d'action de grâce, à l'église de la Madeleine où avait eu lieu le mariage le 21 janvier 1901. Une photo fut prise à la sortie, sur les marches de l'église où l'on retrouve la famille réunie.

## - LES ENFANTS

Avant d'évoquer la dernière étape de la vie de Robert et de Jeanne, il faut parler des enfants qui ont grandi.

ROGER était donc parti faire des études à Angers , au collège Mongazon ; il était très consciencieux et enleva facilement son baccalauréat. Robert, qui n'avait qu'une crainte, celle de voir un de ses fils médecin, le poussa à faire la pharmacie. Il fit son stage chez Gallimard à Versailles, puis entra en faculté à Paris. A 22 ans, il passa le concours de l'internat des hôpitaux de Paris ; il fut interne à l'Hôtel-Dieu, puis à Brévannes, un de ces grands hôpitaux de l'Assistance Publique disséminés en grande banlieue. Diplôme en poche, il lui restait à faire son service militaire : il partit volontaire au Maroc en 1924, au cours de la guerre du Rif. Il accompagnait la troupe et courait après les mulets qui portaient sa pharmacie. Il séjourna ensuite à Oujda avant sa démobilisation. C'est là qu'il reçut une lettre du Docteur Malbois qui exerçait à Béni Saf. Il alla faire sa connaissance en Algérie.

Écoutons Joseph Malbois dire brièvement son admiration pour Roger, lorsque celui-ci revint en France en 1927 :

*«Mon cousin issu de germain suscitait chez mon Père et chez moi la même admiration. On peut penser combien nous étions fiers d'accueillir un pharmacien lieutenant, de retour de guerre en Afrique. Il m'a appris la pêche dans les étangs de Fontevraud ; comme mon Père, c'était un photographe amateur (ainsi disait-on à l'époque). Il faisait de la photo stéréo avec un vérascope Richard ; il prenait des flashes à la poudre de magnésium et développait lui-même ses plaques. Son épouse et ses enfants me pardonneront d'évoquer ces souvenirs personnels ; mais si le nom de Malbois veut dire quelque chose pour moi, c'est, en partie, grâce à Robert et à Roger».*

Roger ne tarde pas à être pressenti par le Docteur Raoul Poussin pour reprendre sa pharmacie à la Barre en Ouche, où Robert avait lui-même commencé à exercer la médecine, au début du siècle. L'année suivante, Roger a épousé la nièce du Docteur, Marie-Antoinette, fille de Maurice Poussin, pharmacien à Pont l'Evêque. Il aura dix enfants (voir généalogie). Il réussit à faire de la Résistance dans sa campagne normande, fut longtemps conseiller municipal. Et, à 58 ans, il meurt subitement.

- LUCIE, sa cadette d'un an, avait un caractère très différent. Nous avons eu déjà l'occasion de noter qu'elle était "un garçon manqué" qui courait sur les murs du jardin de Versailles, et passait son temps à se disputer avec Roger qui se moquait d'elle sans arrêt.

En face de cette fille, Jeanne, la maman, qui avait été une "petite fille modèle" était désespérée. Elle l'avouait humblement. Elle ne savait pas par quel bout la prendre. Grâce à son tact cependant et aussi aux conseils de son mari qui connaissait de tels tempéraments (Lucie ressemblait beaucoup à sa grand mère paternelle), Jeanne sut ne rien brusquer. Et l'entente vint avec l'âge !

Pendant la guerre, quand la famille s'en alla dans le Midi, Lucie fut pensionnaire à Angers, chez les Dames de la Retraite, près du collège Mongazon. Contrairement à ce que l'on eût pu craindre, elle en garda de très bons souvenirs. Puis elle revint en 1919 à Versailles et suivit l'enseignement du Cours Dudouit. En 1925, elle décida de faire ses études de sage-femme ; elle réussit le concours d'entrée à la maternité de Port-Royal, à Paris. Cela lui plut beaucoup. Et, au moment où elle songeait à s'établir, Jacques Iriart, qui était venu à Candes avec les Texier, l'été précédent, demanda à l'épouser. Le mariage fut célébré le 21 novembre 1927. Jacques et Lucie eurent trois garçons : Pierre, André et François.

Lucie était un peu le moteur de la famille. A Candes ou à Paris. Elle était la seule à dire à son père ses 4 vérités : "*Dis-toi bien, Papa, que le temps de la femme esclave, c'est fini, fini*", lui a-t-elle lancé un matin, à Candes, alors que Robert appelait, péremptoirement, sa femme à l'aide. C'est elle qui en 1932, durant les vacances osa s'opposer à la rentrée d'Albert à Mongazon. "*Tu sais très bien, disait-elle à son père, ce que tu risques, sa santé ne tiendra pas le coup*".

Et c'est elle aussi qui intervint dans une conversation de ses frères, un peu ironique sur leurs parents : "*Laissez-les tranquilles, ils font ce qu'ils veulent, ils l'ont bien mérité !*"

Pierre, André, François prirent le large. Lucie et Jacques se retrouvèrent seuls dans leur appartement. Lucie piaffait. La santé de Jacques déclinait. Il mourut à la fin de 1961. Lucie se mit à voyager et devint une fidèle du Club Méditerranée : Asie - Afrique - Amérique.

Au décès de Robert, en octobre 1970, elle accueillit Jeanne jusqu'à sa mort, deux ans après. Elle resta seule dans l'appartement, jusqu'à ce que François l'emmena près de lui à Tarbes où elle mourut en 1995, à 92 ans.

- ANDRÉ partit au collège avec Roger le 11 novembre 1918, aux dires de Michèle son aînée. H n'avait pas 10 ans. Après son baccalauréat, il plongea, lui aussi, dans les études de pharmacie. Il s'installa à Montereau en 1938. H ironisait sur cet événement, il se maria avec Marcelle Aucouïurier le 10 décembre 1945. Ils eurent trois enfants : Michèle, Jean et le petit Dominique, qui se noya le 3 juillet 1964, à l'âge de trois ans, dans la pièce d'eau de la propriété qu'ils avaient achetée en février 1959.

"Albert a été ordonné prêtre en juin 38 et moi j'ai pris ma pharmacie, le même mois".

André vendit sa pharmacie le 31 décembre 1984, il avait 75 ans. Passionné de jardinage, il assumait bien sa retraite. Il mourut l'année de ses 80 ans.

- ALBERT fit ses études primaires au lycée Hoche, à Versailles ; puis en 1925 partit, lui aussi, à Mongazon. Il fit sa philosophie à Versailles, au collège St Jean de Béthune ; il entra au grand séminaire de Versailles en 1932 pour être ordonné prêtre en 1938. Il prolongea ses études à Rome. Et, à la mobilisation, il fut nommé vicaire à St Cloud où il demeura durant toute la guerre. Aumônier du lycée de jeunes filles de St Germain en Laye de 1944 à 1954, il revint à Versailles, à la Direction des Œuvres. En 1961, il devenait Evêque Auxiliaire de Versailles, auprès de Monseigneur Renard. En 1966, il était nommé Evêque de Corbeil-Essonnes. Pour raison de santé, en 1977, il démissionnait, avant de partir à Lyon pour les Œuvres missionnaires ; il y resta neuf ans. Puis il prit sa retraite en 1988, à Versailles.

- LE RETOUR À VERSAILLES, RUE COYPEL - 1961-1970

-

Avant la guerre de 1914, le père de Jeanne, René Leroux, propriétaire du grand terrain qui faisait l'angle de la rue Champ-Lagarde et de la nouvelle rue Coypel, avait dû vendre d'abord la maison ancienne où il avait habité avec ses parents et où ses filles étaient nées, puis il vendit les entrepôts. Il avait aussi morcelé le terrain qui restait et avait fait construire deux villas, chacune ayant un petit jardin. Il habita l'une de 1924 à 1940, avant d'aller à Paris chez sa fille

Marie ; c'est chez elle qu'il mourut, rue de Lourmel dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, en 1941.

L'autre villa, plus grande, revint à Jeanne à la succession. Robert, qui se sentait de plus en plus isolé à Candes, voulut, en 1961, revenir à Versailles. Ils seraient ainsi plus près de leurs enfants. Robert avait 89 ans et Jeanne 80 ans. André fit tout pour les installer sans qu'ils eussent à déménager Candes.

Le malheur fut que Robert se laissa totalement envahir par ses passions successives. Il fut repris par la politique municipale et même les élections. Il était entré en possession d'un Cartel, un beau spécimen de l'époque Louis XV qu'il avait remis au Château de Versailles ; il voulait que ce Cartel fut estimé à sa juste valeur. Il en plaida la cause jusqu'au Conseil d'Etat et à la Présidence de la République. Il y a tout un dossier assez consternant.

Son écriture devenait illisible, il raturait et poursuivait ses raisonnements. Jeanne, appelée à l'aide, lui servait de secrétaire. Il ne pouvait se contenter du confort bien mérité que leur procurait cette maison.

Jusqu'à la fin, il s'en allait, seul, à Paris, à la Maison du Médecin ou dans les organismes, pour parler de ses "affaires". Il déjeunait d'un sandwich et d'un bock, au coin d'un comptoir de bistrot. Jeanne, elle, constatait l'énervement de plus en plus grand de son mari. Elle disait parfois à ses fils : "*Vous ne savez pas à quel point travaille son cerveau !*" André leur avait installé la télévision. Au début, Robert "fit la fine bouche", puis il s'y intéressa. Ils apprécièrent cette ouverture sur le monde.

Début octobre 1970, brusquement, Robert fut repris par une affection de ses bronches. Le docteur exigea son hospitalisation. A Lucie qui l'accompagnait, il dit, avant de monter en ambulance : "*Je m'en vais avec les miens !*"

Quand il arriva à l'hôpital Richaud, l'interne de garde aux entrées compulsait son dossier. Robert lui dit : "*Je suis médecin*". Et l'autre lui répondit : « *Je sais, c'est indiqué. Je vous ai interrogé et vous ai appelé : Monsieur* ». Robert eut là sa dernière satisfaction : il était reconnu.

Il mourut le 14 octobre 1970.

Jeanne et Robert, étaient, à trois mois près, à l'anniversaire de leur 70 ans de mariage.

## - LA MÈRE DE FAMILLE ; JEANNE

C'est face à elle que doivent s'achever ces souvenirs, parce que c'est elle qui fut l'âme de la famille.

Robert a donné toute son originalité, son expérience et aussi sa droiture rugueuse. Elle a apporté sa délicatesse. Elle sut faire face aux tribulations de la famille. Il lui fallut naviguer entre les décisions rapides de son mari, ménager les esclandres, tenir bon pour préserver ses enfants. Elle le faisait en s'oubliant elle-même. Fine, très délicate, elle jugeait vite les situations. Bien souvent, elle se taisait.

Elle faisait l'unité. Il n'est besoin que d'en évoquer un trait. Quand les enfants étaient au collège à Mongazon, loin de la maison, c'est elle qui écrivait. Chaque semaine, ils recevaient une lettre. Elle répondait aux questions, elle s'inquiétait de la santé, elle interrogeait ; mais surtout, elle racontait la vie à Versailles, avec son talent bien à elle. Et il en était de même quand son aîné, Roger, partit au Maroc.

Elle savait se dominer. Nous ne l'avons pas vu pleurer ou très rarement.

Elle se savait belle et elle aimait la toilette.

Elle se savait aimée par son mari, d'une manière tyrannique. "*Vous, vous êtes une sainte*, lui dit un jour Marcelle, une de ses belles filles ; *moi je n'en ai pas la vocation !* "

C'est vrai qu'au fur et à mesure où passaient les années, son courage grandissait. Sa piété s'approfondissait. A Candès, elle allait à la messe tous les jours. Elle gravissait lentement la ruelle St Martin, traversait la place et le porche pour entrer dans la grande église déserte. Elle suivait la messe, droite, très recueillie, lisant de très près son missel car elle était presbyte et n'avait jamais consenti à porter des lunettes.

Dans les dernières années, comme il lui arrivait de s'évanouir, son mari qui n'était pas dévot à ce point, l'accompagnait ; il la surveillait du coin de l'œil, prêt à intervenir. Quand il la voyait longtemps agenouillée, il la tirait par la manche : "*Assieds-toi*", murmurait-il.

Au retour à Versailles, elle apprécia beaucoup de sortir de l'isolement. Elle n'était jamais aussi heureuse que lorsque la famille se reconstituait. Lorsque nous passions en coup de vent : "*Tu restes dîner ?*" disait-elle.

"*Ta pauvre mère*, disait Robert à son dernier fils, *elle oublie tout ; elle oublie de fermer le gaz*". Et le fils lui répondait avec un peu d'impertinence : *Ça n'a aucune importance, maintenant elle ne se fait plus de souci. Elle est heureuse !*" "Oui, mais poursuivit le Père, *un beau jour tu nous trouveras asphyxiés !*"

Elle s'en allait, seule, dans l'après-midi, promener leur petite chienne. Un jour, André arrivant inopinément la trouva sur l'avenue de Paris, toute voisine. Et il disait : "*Je ne sais pas laquelle ramène l'autre à la maison*".

Ses absences de mémoire étaient superficielles. Même lorsqu'après la mort de Robert, elle alla vivre avec Lucie, à Paris. C'est vrai qu'elle s'enveloppa de silence ; mais lorsqu'elle se trouvait seule à seul avec l'un d'entre nous, elle questionnait : "*Tu es heureux ? Ton travail l'intéresse ? Ta santé est bonne ? Pourquoi ne viens-tu pas plus souvent ? Que devient un tel ?*" Et quand nous parlions, en évitant ce qui pouvait la choquer, son visage s'éclairait.

Ses larges mains dont elle avait hérité de son père, des mains de travailleur, s'animaient et révélaient, si l'on peut dire, toute son âme.

Elle s'est éteinte, doucement, le 16 octobre 1972.

18 mai 1997, la Pentecôte  
Les Malbois se retrouvent à Caudes

Deux photos de Régis  
pour finir :

la maison est toujours là  
elle appartient  
désormais  
à Henri Dutilleul  
compositeur de musique



et dans la cour du  
vieux château, au  
dessus de l'Eglise,  
conversation  
amical!

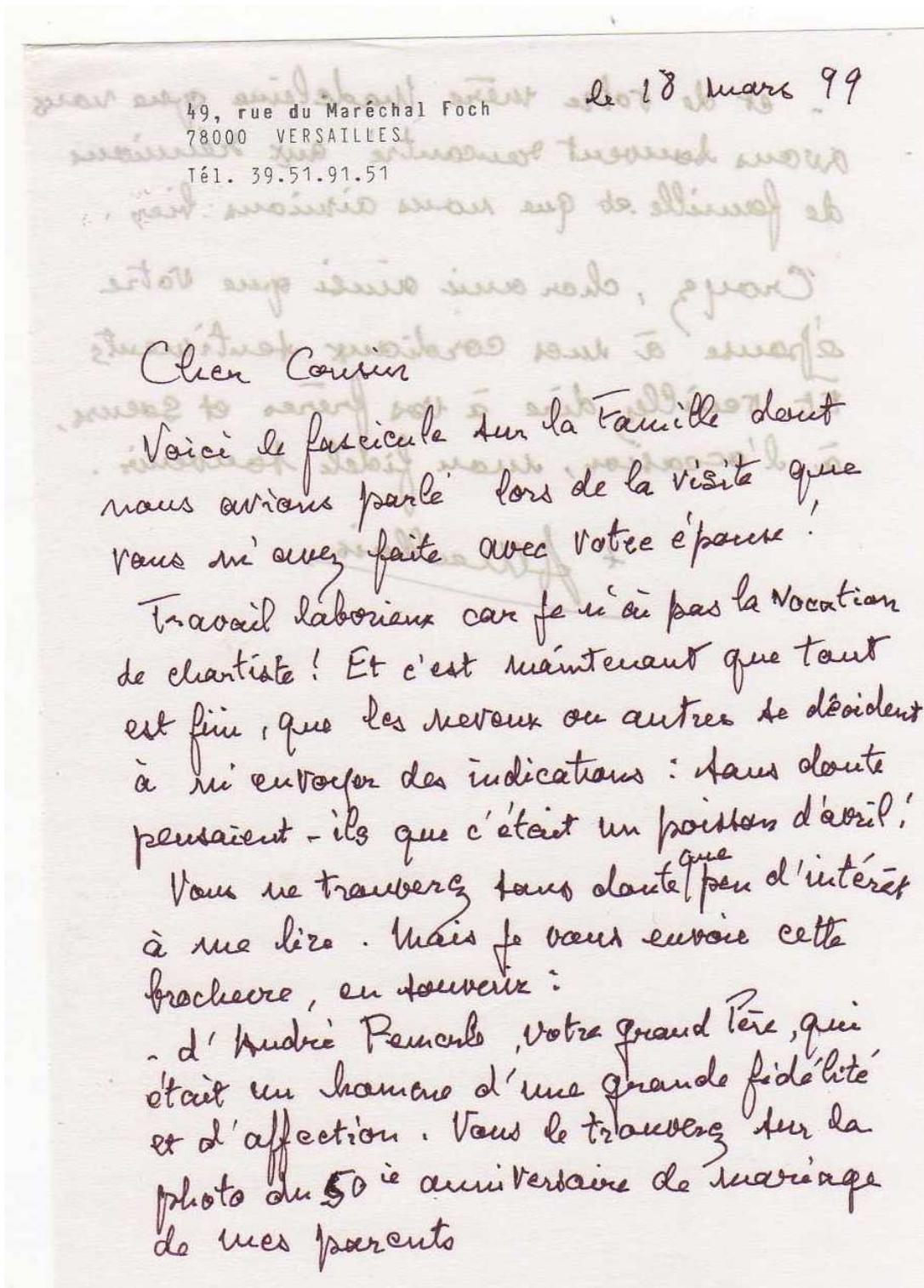


« Il est impossible d'imaginer l'avenir,  
si l'on ne connaît pas le passé ! »

déclarait Arte

le 21 septembre 1997

Lettre de Albert Malbois à Jean-François Hennequin



PP - et de votre mère Madeline que nous  
avons souvent rencontré aux réunions  
de famille et que nous aimons bien.

Croyez, cher ami ainsi que votre  
épouse à mes cordiaux sentiments  
Et veuillez dire à vos frères et sœurs,  
à l'occasion, mon fidèle souvenir.

+ Al Malbois

Cher cousin,

Un grand merci pour l'envoi de ce document sur la famille Malbois. ~~Il~~ <sup>IL</sup> nous a bien intéressé ~~et~~ Je vais le transmettre à mon fils Xavier qui "tient les archives" de la tribu Hennequin-Pemerle.

Grâce à vos <sup>généalogiques</sup> arbres, nous sommes maintenant capables de situer les nombreux cousins dont ma mère nous parlait ~~et~~ ~~mais que nous ne voyions~~ ni souvent. Je ~~me~~ dois vous avouer que c'était presque une plaisanterie familiale quand l'un de nous parlait en vacances: "Bonne-Naman va sûrement nous trouver des cousins dans le voisinage!"

Même si nous disposons de nombreux photographies de mes grands-parents Pemerle, je suis un peu ému de revoir mon grand-père ~~et~~ ~~tel~~ tel qu'il était, scintillement au même âge que moi actuellement.

Merci encore et bon courage pour l'addendum, sinon pour les errata.

Croyez à notre meilleur souvenir.

HOMELIE prononcée par MGR. A. Malbois à la messe réunissant la famille  
le 10 Octobre dans la Chapelle de Champrosay 1971

Mes Soeurs .... chers amis ....

Vendredi soir , à la télévision , l' Abbé J.C.Barreau , tentait d' expliquer  
une fois de plus , la position qu'il vient de prendre . Vous ne serez pas sur-  
pris que je vous dise que je ne suis pas d' accord avec lui . Mais , ce qui m'a  
frappé , ce sont ses affirmations sur l' homme et sur le monde . C'est cette  
conscience d'une lutte fondamentale qui dépasse tout l' effort extraordinaire  
des Sciences , c'est cette lutte pour la vie contre la mort , lutte qui  
n'est pas à situer au dernier moment de la dernière maladie , mais au tra-  
vers même de tous les événements et de tous les âges de cette vie . Il est  
banal de le dire mais la littérature , le cinéma , les arts ne cessent d' ana-  
lyser cette angoisse ..... Et c'est en face d' elle que l' Abbé Barreau  
situait la Bonne Nouvelle qui est la venue du Christ et Son message .

Oh ! je sais tout ce que l'on peut dire à partir de là sur cette Eglise  
qui prétend proclamer de par le monde , après 2 000 ans , cet Evangile ...  
Là , encore , nous sommes abreuvés d' ironies , d' indifférence , voire de sar-  
casmes ... C'est facile ! Les Evêques ne sont pas enfermés dans leur système ,  
ils écoutent , ils subissent et ils travaillent avec les autres chrétiens .  
L' Eglise est humaine pour nous tous et divine par le Christ , son Dieu .  
Récemment le Cardinal Marty nous racontait qu'un jour le Pape lui avait dit :  
" Mais , dites-moi , dites-moi comment je pourrais apparaître pauvre ? ! "  
Croyez - moi , l' Eglise s' interroge , se remet en question , Elle est en crise ,  
je veux bien .... Trop d' hommes s' en vont en hochant la tête et en disant : "  
Elle se meurt ! " - Mais , nous savons que c'est une crise de vitalité  
pour engendrer un nouveau visage , et , une nouvelle manière d' être .

Au- delà , je voudrais que ce matin , nous nous remettions en face de l' essen-  
tiel , du drame de nos vies , et du salut qui nous est proclamé : Le Christ  
est Celui qui guérit comme le prophète Elisée guérissait Naaman de la lèpre .  
Il est ressuscité d' entre les morts . St Paul à la fin de son apostolat ,  
enchaîné comme un malfaiteur le proclamait avec force : " ; ; ; ... on enchaîne  
pas la Parole de Dieu ... c'est pourquoi je supporte tout pour ceux que  
Dieu a choisis afin qu'ils obtiennent eux aussi le Salut par Jésus - Christ ,  
avec la gloire éternelle . "

Nous sommes rassemblés , ici , et c'est toujours impressionnant de re-  
garder une assemblée dans une église , ou une chapelle .

Chacun est venu tel qu' il est , au point où il en est . Peut-être tota-  
lement imperméable à des Lectures et à des gestes qui ne correspondent  
en rien à ses soucis ..... les différentes générations , les plus agés dont  
je suis fait partie , les pères et mères de famille ... les jeunes à  
cheveux longs , les religieuses qui ici sont au service de la vie la plus  
enveloppée de ténèbres : les enfants débiles profonds .

Nous sommes rassemblés dans le souvenir de Marie Famerle , qui est  
partie vers le Seigneur , après une longue vie de lutte contre la mort ...  
avec au coeur une Espérance qui ne l' a jamais abandonné au - delà de ses  
limites et de ses péchés ( comme nous-mêmes sommes pécheurs ) .

Elle a vécu , en un temps très différent du nôtre : j' ai connu tout  
jeune , l' Avenue de la , son père , sa mère ; Vous pourriez , vous ,  
ses enfants , à votre tour , revivre en esprit ce qui a été sa vie de fa-  
mille . Mais tout cela c'est très loin , oui déjà loin . Ce que nous savons , c

Il s'agit du 3 av de la Maye à Versailles où vivaient le couple Juste Sauvo / Alice Toutain et leurs  
enfants Marie, Madeleine et Marcel.

Mes chers ...

c'est qu'en ses dernières heures , elle serrait son chapelet et priait sans cesse , non par terreur , ou par " bigoterie " mais dans l'Espérance .

" Si nous sommes morts avec Lui , avec Lui , nous vivrons . " disait St Paul .

et cette dernière parole qui me semble plus bouleversante encore :

" si nous sommes infidèles , Lui , Il restera fidèle , car Il ne peut se renier Lui- même . "

Le Christ dans l'Evangile terminait en disant : " Relève - toi , et va : ta foi t'a sauvé . "

Que notre rassemblement de ce matin soit pour nous la réponse que nous attendons ...

AMEN !

## Lien de parenté entre Albert Malbois et Xavier Hennequin

### Parenté

Albert MALBOIS est un **cousin issu de germains d'un grand-parent** de François, Xavier HENNEQUIN.

- En effet,
  - Prosper TOUTAIN (1 lien de parenté).
  - Artémise LEGRAND (1 lien de parenté).sont en même temps
  - des ancêtres à la 5e génération de François, Xavier HENNEQUIN
  - des arrière-grands-parents d'Albert MALBOIS

